



VENDREDI 13 SEPTEMBRE 2019

« *Fin du pétrole = Fin de la civilisation industrielle.* »

- ▶ **Nos prévisions en matière d'énergie et d'endettement en 2019** (Gail Tverberg) p.1
- ▶ **Le danger de l'inspiration : Un examen de On Fire : les arguments (brûlants) en faveur d'un nouveau pacte vert** p.15
- ▶ **Les actions du secteur pétrolier et gazier sont-elles sur le point de s'effondrer ?** p.20
- ▶ **Les constructeurs automobiles européens font face à une tempête parfaite** p.22
- ▶ **La fonte des glaces partout - L'étendue de la glace de mer dans l'Arctique a atteint de nouveaux records de dépressions à la fin juillet et au début août** (Robert Scribblers) p.24
- ▶ **Sylvain Tesson : « Vivre mieux aujourd'hui consiste à échapper aux développements du progrès »** p.27
- ▶ **Retour de flamme pour le Gaz naturel** (Laurent Horvath) p.31
- ▶ **L'effondrement plutôt que la décroissance** (Harvey Mead) p.34
- ▶ **MONDE ENERGETIQUE** (Patrick Reymond) p.34

SECTION ÉCONOMIE

- ▶ **La Fed devrait réduire ses taux à nouveau plus tard ce mois-ci** (Mac Slavo) p.39
- ▶ **« BCE: accélérez les rotatives ! »** (C. Sannat) p.40
- ▶ **Ils ont tout raté depuis 2008!** (B. Bertez) p.47
- ▶ **BCE comme prévu plus on échoue, plus on continue! La boîte à outils a toujours été vide!** (B. Bertez) p.49
- ▶ **Les dépêches vendredi, après la monétaire viendra l'irresponsabilité fiscale.** (B. Bertez) p.54
- ▶ **Sisyphes à la BCE** (Jean-Marc Vittori) p.56
- ▶ **Le chant du cygne de la BCE** (François Leclerc) p.58
- ▶ **Confidences de banquiers centraux (2/2)** (Jim Rickards) p.59
- ▶ **Qu'est-ce qui fait la civilisation ?** (Bill Bonner) p.61

<<>> <<>> <<>> <<>> (0) <<>> <<>> <<>> <<>>

Nos prévisions en matière d'énergie et d'endettement en 2019

par Gail Tverberg Paru le 12 septembre 2019

Beaucoup de gens s'inquiètent du fait que nous avons un problème de pétrole. Ou encore, ils s'inquiètent de la récession et de la nécessité de baisser les taux d'intérêt.

À mon avis, nous avons un problème d'économie en réseau qui ne fonctionne pas bien. Une grande partie de ce problème est liée à l'énergie. **Aussi étrange que cela puisse paraître, les prix de l'énergie (y compris les prix du pétrole) sont trop bas pour les producteurs. Si les niveaux d'endettement augmentaient plus rapidement, ce problème de bas prix disparaîtrait.**

La "manière standard" d'encourager davantage d'achats fondés sur l'endettement consiste à abaisser les taux d'intérêt. Mais nous manquons de place pour le faire maintenant. Nous semblons également manquer d'investissements économiques pour rembourser nos dettes. Si le rendement prévu du capital investi était plus élevé, les taux d'intérêt seraient plus élevés.

Sans investissements économiques, la demande de produits de base de toutes sortes, y compris les produits énergétiques, tend à rester trop faible. C'est le problème que nous avons aujourd'hui. Le problème de la dette et le problème de l'énergie sont en réalité des aspects différents d'une économie en réseau qui ne génère plus un

rendement total suffisant. L'histoire suggère que ces périodes ont tendance à mal finir.

Dans les sections qui suivent, j'expliquerai certaines des questions en jeu.

[1] Notre problème n'est pas seulement que les prix du pétrole qui sont trop bas. Les prix sont trop bas pour pratiquement tous les types de producteurs d'énergie et dans de nombreuses régions du monde.

Pétrole : Les producteurs de pétrole de l'OPEP ont réduit leur production parce qu'ils considèrent que les prix du pétrole sont trop bas. L'OPEP signale une réduction de la production de 2,7 millions de barils par jour entre novembre 2018 et juillet 2019 (de 32,3 millions à 29,6 millions de barils par jour).

Aux États-Unis, il y a eu une augmentation des faillites de producteurs de pétrole en 2019, par rapport à 2018. Selon les rapports de Baker Hughes, le nombre de plates-formes de forage pétrolier a également diminué de 17 % depuis la semaine du 16 novembre 2018. Ce sont là des signes de détresse chez les producteurs.

Gaz naturel : Alors que les récents prix du gaz naturel aux États-Unis ont rebondi par rapport à leurs plus bas niveaux récents, pas plus tard que le 8 août 2019, nous lisions dans les journaux :

Les prix à terme du gaz naturel aux États-Unis cette semaine se sont effondrés à leur plus bas niveau en trois ans, alors que les prix au comptant étaient sur la bonne voie pour afficher leur plus faible été en plus de 20 ans. Sur d'autres marchés, des prix aussi médiocres entraîneraient une réduction des investissements et une contraction de l'offre.

Mais la production de gaz est à un niveau record et devrait continuer à augmenter. La demande augmente à mesure que les producteurs d'électricité ferment des centrales au charbon et brûlent plus de gaz pour produire de l'électricité, et que les terminaux de gaz naturel liquéfié (GNL) en pleine expansion transforment une plus grande partie du combustible en liquide surfondu pour l'exportation.

Les analystes estiment que le marché du gaz naturel ne repose pas sur les fondamentaux de la demande parce que la croissance de l'offre continue de dépasser de loin celle de la consommation. Les entreprises du secteur de l'énergie tirent des quantités record de pétrole des formations de schiste argileux, ce qui produit du gaz associé qui doit être expédié ou brûlé.

Quand on regarde dans le monde entier, on voit que le Wall Street Journal rapporte : "L'abondance de gaz naturel aux États-Unis devient mondiale." Un graphique de cet article montre une baisse des prix du gaz naturel en Europe et en Asie, presque au niveau des prix du gaz naturel aux États-Unis.

Charbon : L'Energy Information Administration des États-Unis écrit : "Plus de la moitié des mines de charbon américaines exploitées en 2008 ont fermé depuis." USA Today écrit : "Le président Trump est-il en train de perdre son combat pour sauver le charbon ? Troisième grande entreprise depuis mai fait faillite."

La Chine a également fermé des mines de charbon en raison de la faiblesse des prix. Sa production de charbon a augmenté rapidement après son adhésion à l'Organisation mondiale du commerce en 2001, mais depuis la période de 2012 à 2013, elle a presque atteint son niveau actuel. Un article académique parle d'un "programme de décapacité" entrepris en Chine en 2016 en réponse à la chute des prix du charbon et à la perte financière globale des entreprises charbonnières.

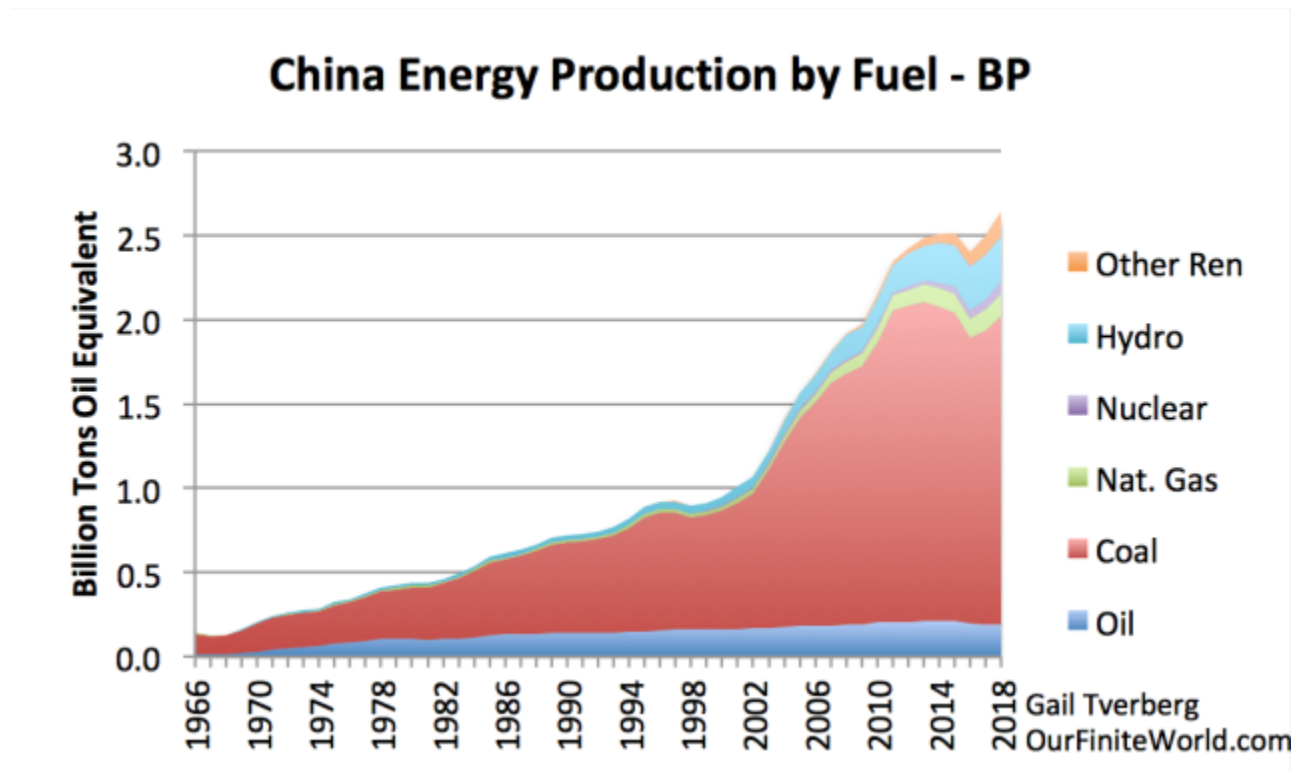


Figure 1. China energy production by fuel, based on 2019 BP Statistical Review of World Energy data. "Autre Ren" signifie "Renouvelables autres que l'hydroélectricité". Cette catégorie comprend l'éolien, le solaire et d'autres types divers, comme la sciure de bois brûlée pour produire de l'électricité.

Uranium : Un article récent dit : "La chute des prix mondiaux de l'uranium a durement frappé la Namibie." Un autre article parle de l'énorme quantité de capacité qui a été mise hors service en raison de la faiblesse persistante des prix de l'uranium. L'article estime que 25 à 35 % de la production mondiale d'uranium avait déjà été mise hors ligne au moment de la publication de l'article (20 mai 2019).

Éthanol : Selon le Wall Street Journal, l'industrie de l'éthanol perd de l'argent depuis au moins 2015 et ferme maintenant des usines d'éthanol dans trois États. La guerre commerciale a exacerbé ses problèmes, mais il est clair qu'elle a commencé avant la guerre commerciale.

[2] La tendance générale des prix du pétrole est à la baisse depuis 2008. En fait, une tendance similaire s'applique à de nombreux autres combustibles.

La figure 2 montre que les prix du pétrole ont tendance à baisser depuis 2008.

Inflation-Adjusted Oil Price



Figure 2. Prix hebdomadaire moyen du Brent ajusté en fonction de l'inflation, basé sur les prix au comptant du pétrole de l'EIA et sur l'inflation urbaine de l'IPC américain.

La figure 3 montre que les autres prix de l'énergie ont suivi une tendance similaire à celle du pétrole. Cette situation se produit parce que les produits énergétiques sont principalement utilisés dans les produits finis et les services de toutes sortes, comme les voitures, les maisons, les voyages de vacances et la climatisation. Si la demande de produits finis et de services est élevée, on peut s'attendre à ce que les prix de tous les produits soient élevés ; si la demande de produits finis et de services est faible, on peut s'attendre à ce que les prix de tous les produits soient bas. Il ne devrait donc pas être trop choquant que le problème des prix trop bas pour les producteurs d'énergie soit très répandu.

Comparison of Changes in Oil Prices with Changes in Other Energy Prices

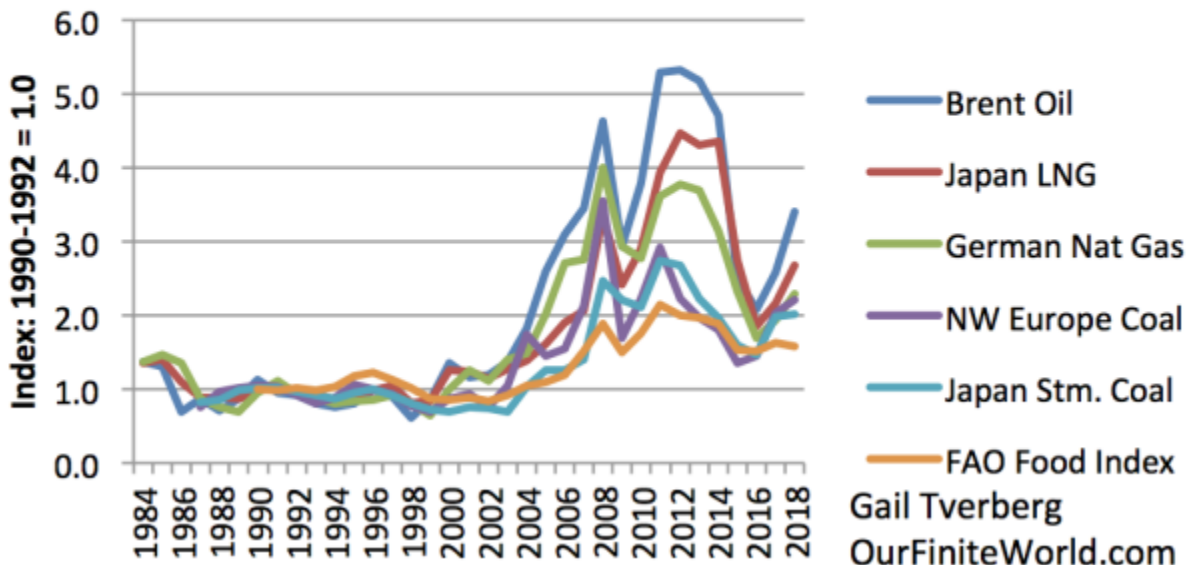


Figure 3. Comparaison des variations des prix du pétrole avec les variations des autres prix de l'énergie, sur la base des séries chronologiques des prix historiques de l'énergie présentées dans la Revue statistique de l'énergie mondiale 2019 de BP. Les prix indiqués dans ce graphique ne sont pas ajustés en fonction de l'inflation. Il s'agit de moyennes annuelles, il faut donc aplanir un certain nombre de petites bosses.

[3] La situation de prix trop bas pour de nombreux types de producteurs d'énergie simultanément est précisément le problème que j'ai rencontré en décembre 2008 lorsque j'ai rédigé l'article Impact de la crise du crédit sur l'industrie énergétique - Où en sommes-nous maintenant ?

L'article mentionné a été rédigé en décembre 2008. Si nous jetons un coup d'œil à la figure 2, nous constatons que les prix du pétrole étaient très bas à cette époque. J'avais d'abord remarqué une réduction du crédit sous diverses formes (y compris les dettes par carte de crédit et les dettes hypothécaires) au milieu de 2008, à peu près au moment où les prix du pétrole se sont effondrés. Plus tard dans l'année, d'autres problèmes financiers sont apparus, notamment la faillite de Lehman Brothers. Les banques se sont montrées moins disposées à offrir du crédit aux acheteurs jugés insuffisamment solvables.

Dans mon article de décembre 2008, je parle des fournisseurs de diverses chaînes d'approvisionnement qui ne peuvent pas obtenir de crédit. Sans crédit, les chaînes d'approvisionnement ne pourraient pas fonctionner. Les entreprises dépendantes des chaînes d'approvisionnement ont été contraintes de réduire leurs achats. En fait, certains fournisseurs ont fait faillite. Des travailleurs ont été mis à pied dans le cadre de ce processus ; ces mises à pied se sont ajoutées au manque d'acheteurs de produits finis et de services. Les prix de l'énergie de nombreux types se sont effondrés simultanément en raison du "manque de demande" pour les produits de base utilisés pour fabriquer des produits finis de toutes sortes.

La solution au problème à la fin de 2008 était que les États-Unis commencent à assouplir leur politique d'assouplissement quantitatif. L'assouplissement quantitatif a fait baisser les taux d'intérêt à long terme et a permis à davantage de crédit de revenir aux chaînes d'approvisionnement. En 2011, les prix du pétrole avaient atteint un niveau plus tolérable pour les producteurs. Ces prix plus élevés se sont lentement effondrés, en particulier lorsque les États-Unis ont mis fin à leur programme d'assouplissement quantitatif en 2014.

Si l'on examine la situation à la fin de 2008, il est clair qu'un manque de disponibilité de la dette a indirectement entraîné une baisse des prix des produits de base. Les prix ont chuté presque directement, lorsque la bulle de la dette a éclaté. Cette fois, la situation est un peu différente. Nous sommes arrivés à des prix bas grâce à la longue diagonale noire pointillée sur la Figure 2 ; cette fois-ci, d'autres facteurs que le manque évident de dette ont été impliqués.

L'un des problèmes qui semble être en jeu cette fois-ci est le changement de relativité entre le dollar et les autres monnaies, ce qui rend les produits énergétiques plus chers pour ceux qui ne sont pas aux États-Unis.

Un deuxième problème qui contribue cette fois-ci est l'accroissement des disparités salariales, les biens étant de plus en plus souvent fabriqués dans des pays à bas salaires. Les travailleurs à bas salaires (tant dans les pays en développement que dans les économies avancées qui tentent de concurrencer les pays en développement) sont moins en mesure d'acheter des produits finis et des services. Cela contribue à l'absence de demande de produits finis et de services utilisant des produits de base de toutes sortes, y compris des produits énergétiques.

[4] Dans les bonnes circonstances, un approvisionnement en produits énergétiques bon marché en croissance rapide peut contribuer à la croissance de l'économie mondiale[4].

Si nous regardons en arrière, il y a eu une période de croissance rapide de la consommation mondiale d'énergie entre la Seconde Guerre mondiale et 1980. C'était une période de croissance rapide de l'économie mondiale.

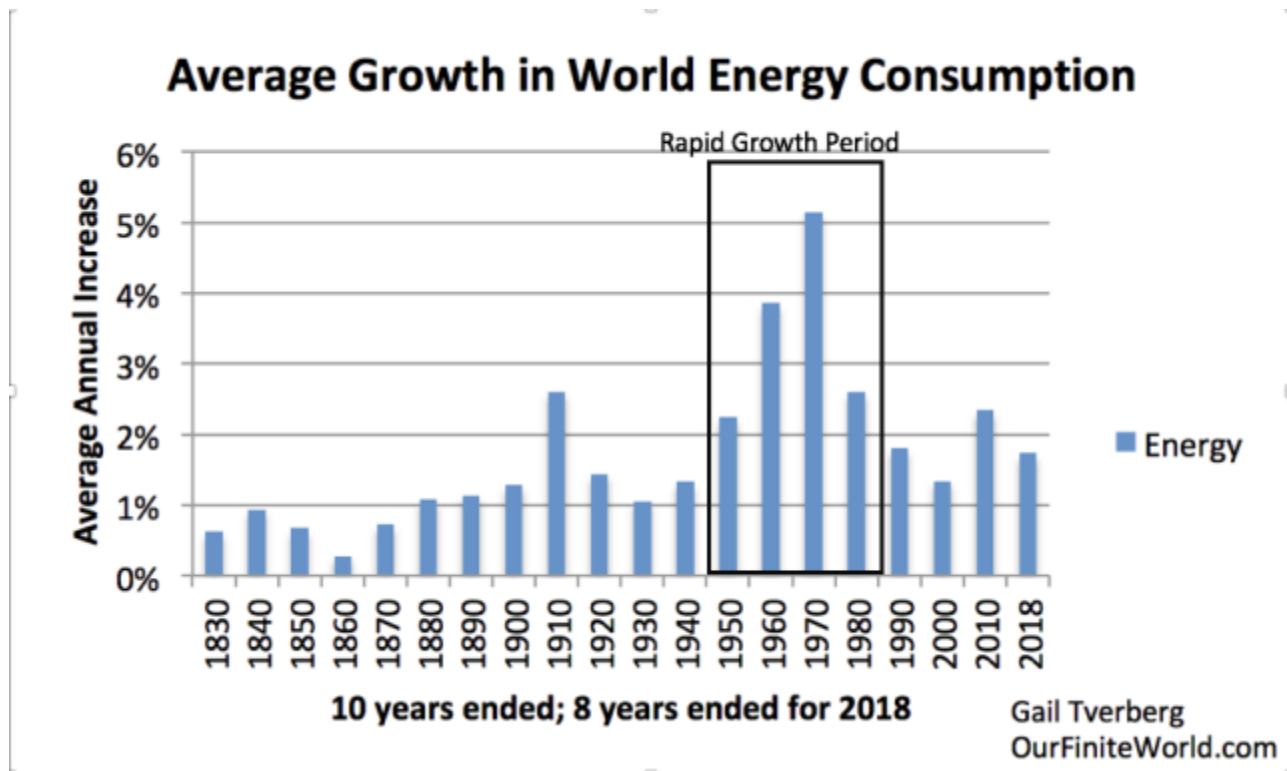


Figure 4. Croissance moyenne de la consommation d'énergie sur 10 ans, d'après les estimations de Vaclav Smil tirées de *Energy Transitions : Historique, besoins et perspectives (annexe)* ainsi que les données statistiques de BP pour 1965 et les années suivantes.

En fait, la population et la consommation d'énergie par habitant augmentaient. Cette augmentation de la consommation d'énergie par habitant a également permis d'accroître le niveau de vie (figure 5).

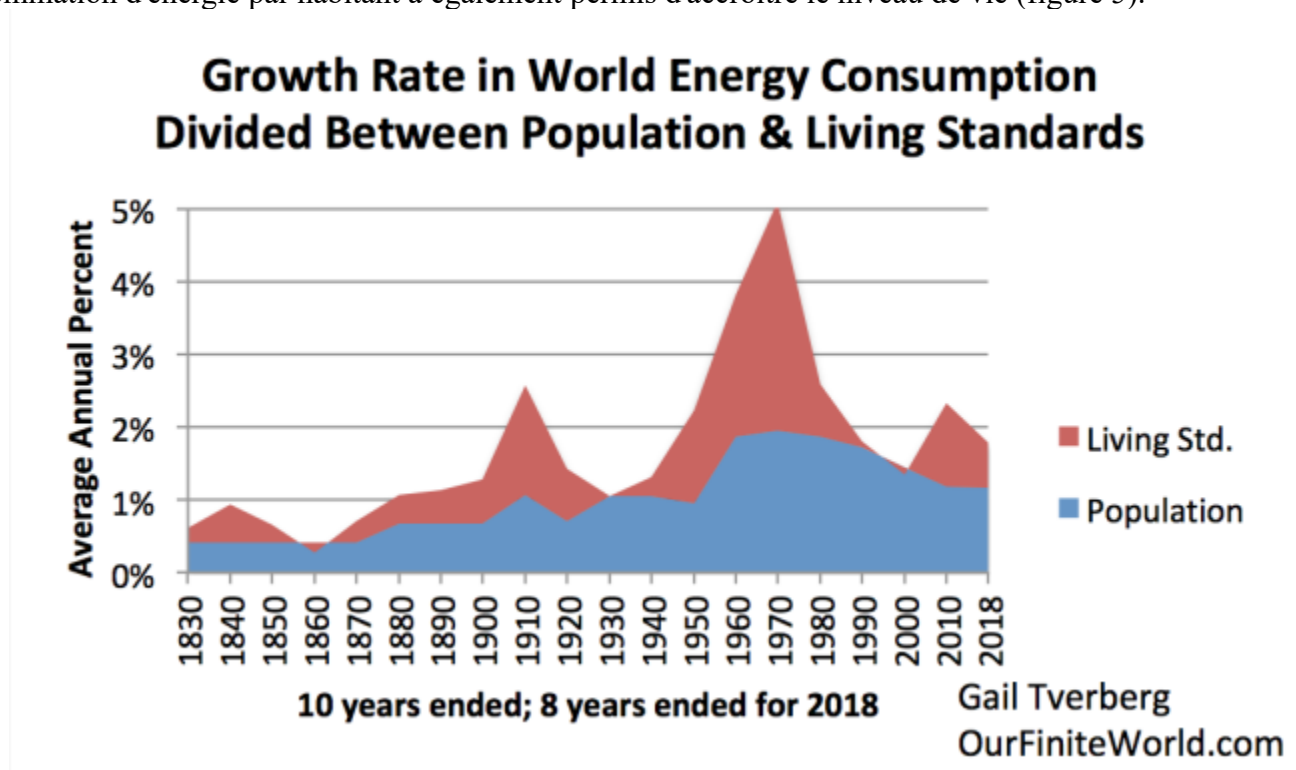


Figure 5. Les montants de la croissance énergétique indiqués à la figure 4, divisés entre le montant qui a soutenu la croissance de la population (d'après les estimations de la population mondiale de 2019 et les

estimations antérieures d'Angus Maddison) et tous les autres, que j'ai appelés " niveaux de vie ".

La plupart des gens conviendraient qu'il y a eu une augmentation importante du niveau de vie entre la Seconde Guerre mondiale et 1980. De nouveaux bâtiments ont été construits pour remplacer ceux détruits ou endommagés pendant la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de gens ont pu acheter des voitures pour la première fois. Des réseaux autoroutiers interétatiques ont été construits. Des lignes de transport d'électricité ont été construites et des oléoducs et des gazoducs ont été posés. Dans les zones rurales, les maisons étaient souvent électrifiées pour la première fois. À l'aide d'appareils économiseurs d'énergie et de pilules contraceptives, de nombreuses femmes se sont jointes à la population active. Les États-Unis, l'Europe, le Japon et l'Union soviétique ont tous vu leur économie croître.

[5] Il est frappant de constater que la période de croissance rapide de la consommation d'énergie entre la Seconde Guerre mondiale et 1980 correspond étroitement à la hausse à long terme des taux d'intérêt américains entre les années 1940 et 1980 (figure 6).

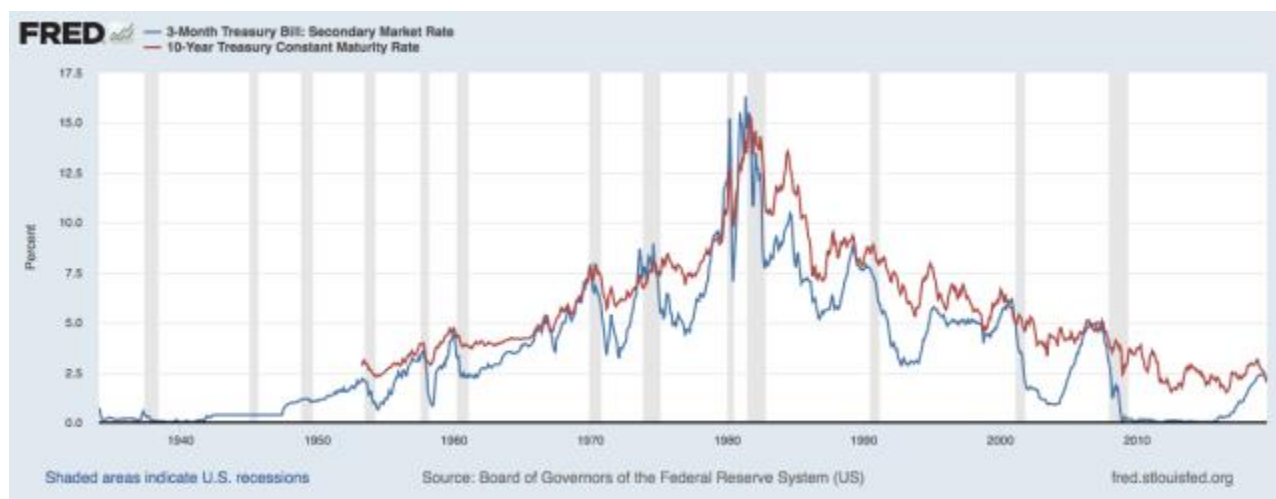


Figure 6. Taux d'intérêt à trois mois et à dix ans jusqu'en juillet 2019, dans le graphique de la Réserve fédérale de Saint-Louis.

Si les taux d'intérêt augmentent, il devient plus coûteux d'emprunter de l'argent. Les paiements mensuels pour les maisons, les voitures et les nouvelles usines augmentent tous. De toute évidence, l'économie américaine a connu une croissance suffisamment vigoureuse entre 1940 et 1980 pour que les taux d'intérêt à court terme aux États-Unis puissent être relevés sans trop de préjudice économique. La principale préoccupation semblait être la surchauffe de l'économie due à une croissance trop rapide.

L'augmentation considérable des taux d'intérêt en 1980-1981 a mis fin à toute crainte de surchauffe de l'économie (comparer les figures 6 et 7). Les prix du pétrole ont redescendu une fois que l'économie mondiale a été en récession à cause de ces taux d'intérêt élevés.

Brent Oil Price in 2018 US Dollars

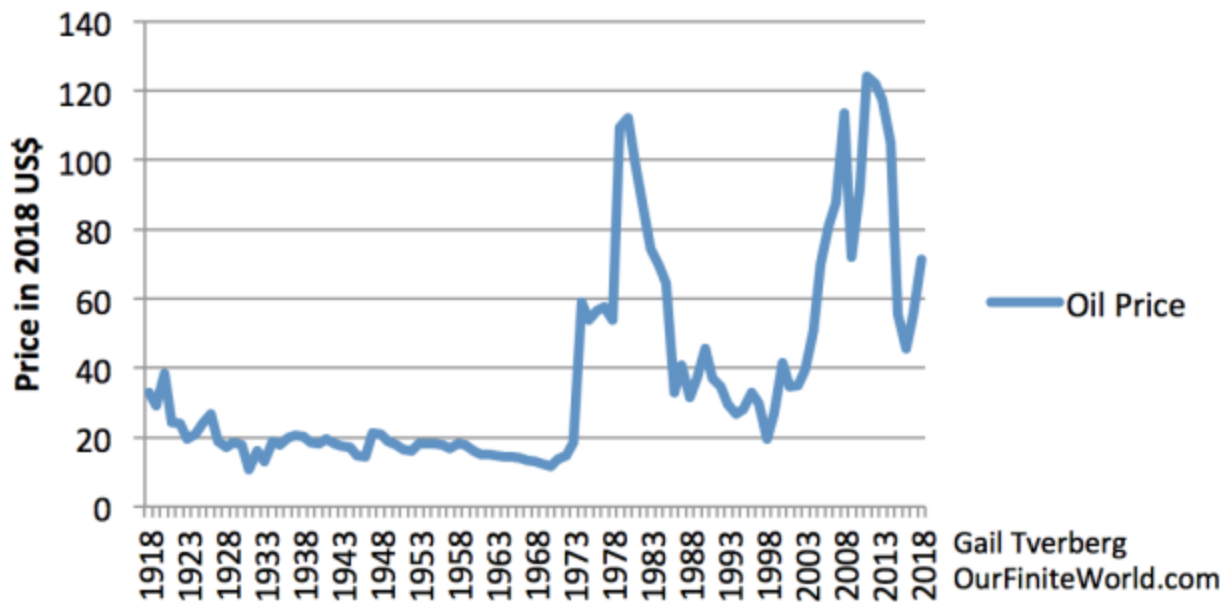


Figure 7. Historique des prix du pétrole en équivalent Brent corrigés de l'inflation sur la base des données de 2019 BP Statistical Review of World Energy.

[6] À partir de 1980 environ, l'économie américaine a commencé à substituer la croissance rapide de la dette à la croissance rapide de l'offre d'énergie[6]. Pendant un certain temps, cette substitution a semblé tirer l'économie vers l'avant. Aujourd'hui, la croissance de la dette échoue également.

La figure 8 montre comment le ratio de la dette totale des États-Unis (y compris la dette gouvernementale, celle des ménages, celle des entreprises et celle des finances) a évolué depuis 1946. Il devient clair qu'une fois que la forte " poussée " que l'économie a reçue de l'augmentation de la consommation de produits énergétiques a commencé à baisser vers 1980, les États-Unis ont décidé d'ajouter la dette comme substitut.

10-Year Average Change in Ratio of US Total Debt to US GDP

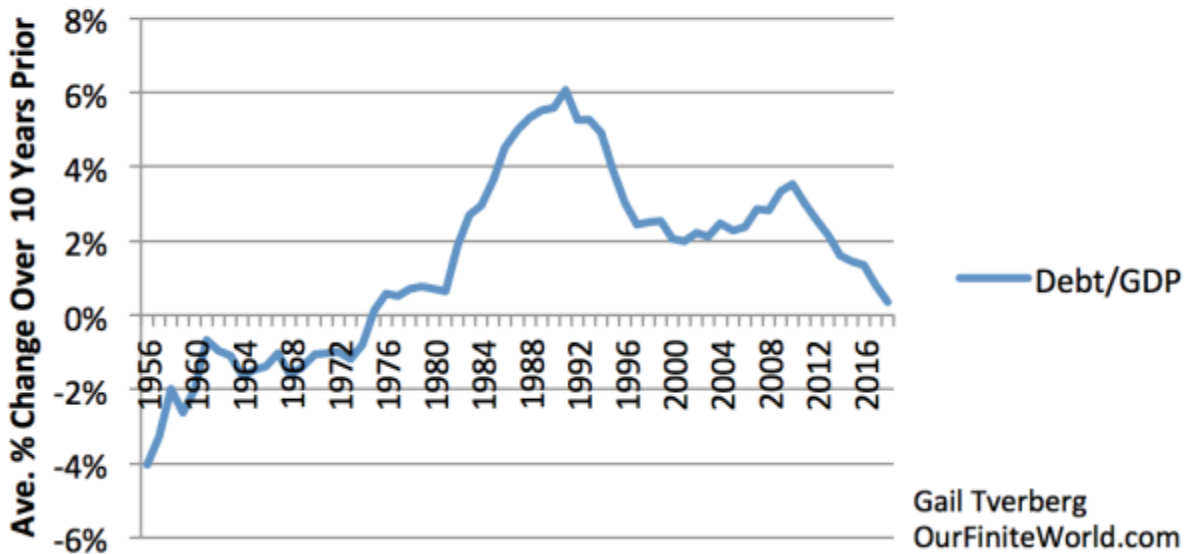


Figure 8. Augmentation moyenne sur dix ans de la dette américaine par rapport au PIB. La dette est "Tous les secteurs, niveau du passif" de la FRED ; le PIB est en dollars du jour.

Je vois la dette comme une promesse parmi tant d'autres. La figure 9 montre que si le montant total des biens et services a augmenté, les niveaux d'endettement et les autres types de promesses ont augmenté encore plus rapidement.

Promises of future goods and services grow faster than actual goods and services

What could go wrong?

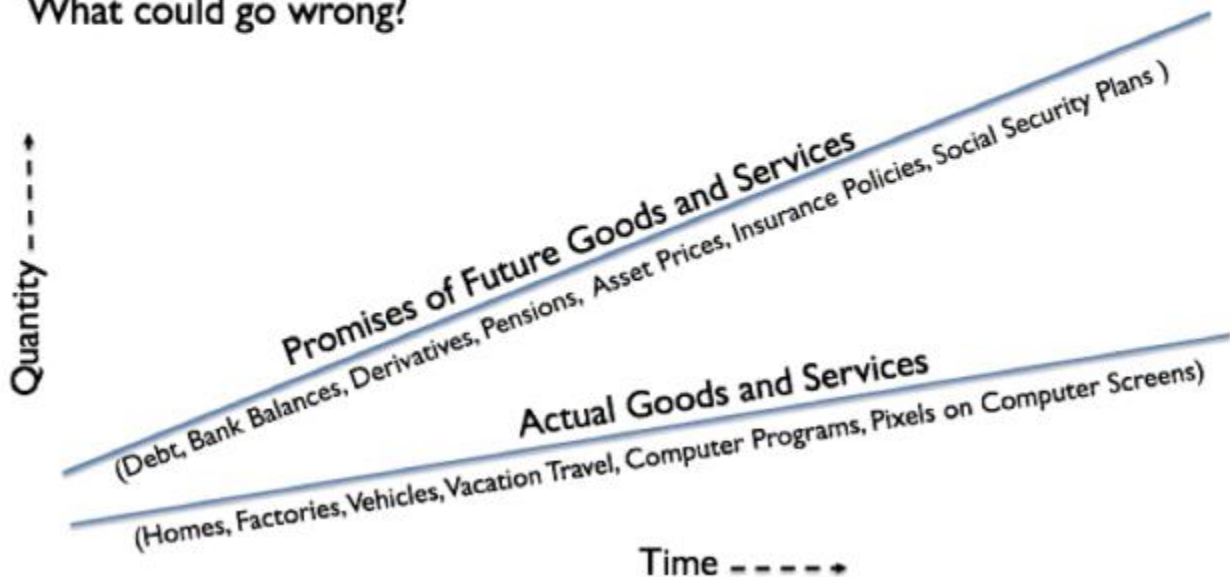


Figure 9. Les promesses de biens et services futurs ont tendance à augmenter beaucoup plus rapidement que les biens et services réels. Graphique de Gail Tverberg.

Beaucoup de choses peuvent mal tourner avec ce système. Si la croissance de l'endettement supplémentaire ralentit trop, on peut s'attendre à des problèmes financiers semblables à ceux que nous avons connus en 2008. De plus, si le niveau d'endettement (comme l'endettement des étudiants) devient trop élevé, sa période de récupération interfère avec l'achat d'autres biens nécessaires, comme une maison. Si les fournisseurs d'énergie décident que les prix sont trop bas et cessent de produire, alors les biens et services futurs promis ne peuvent pas vraiment apparaître. On peut s'attendre à d'énormes manquements à des promesses de toutes sortes. Cela se produit parce que les lois de la physique exigent la dissipation de l'énergie pour les processus physiques sous-jacents à la croissance du PIB.

[7] Depuis 2001, la croissance économique mondiale a été stimulée par la Chine, dont l'approvisionnement en charbon et la dette augmentent. À l'avenir, ce stimulant semble susceptible de disparaître.

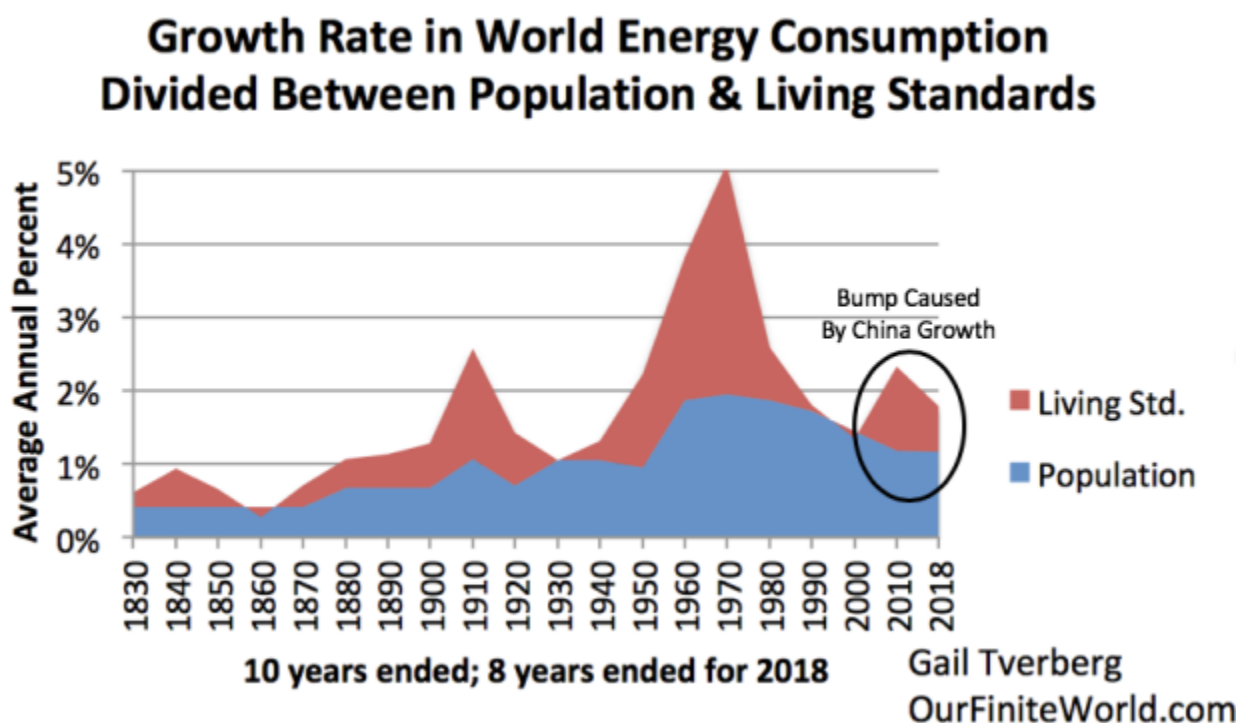


Figure 10. Figure similaire à la Figure 5, avec une bosse qui est principalement le résultat de l'accélération de la croissance de la Chine encerclée.

La Chine finance sa croissance économique rapide depuis 2001 avec une dette croissante.

China: Total Debt-to-GDP

percent of GDP, Q2 of each year

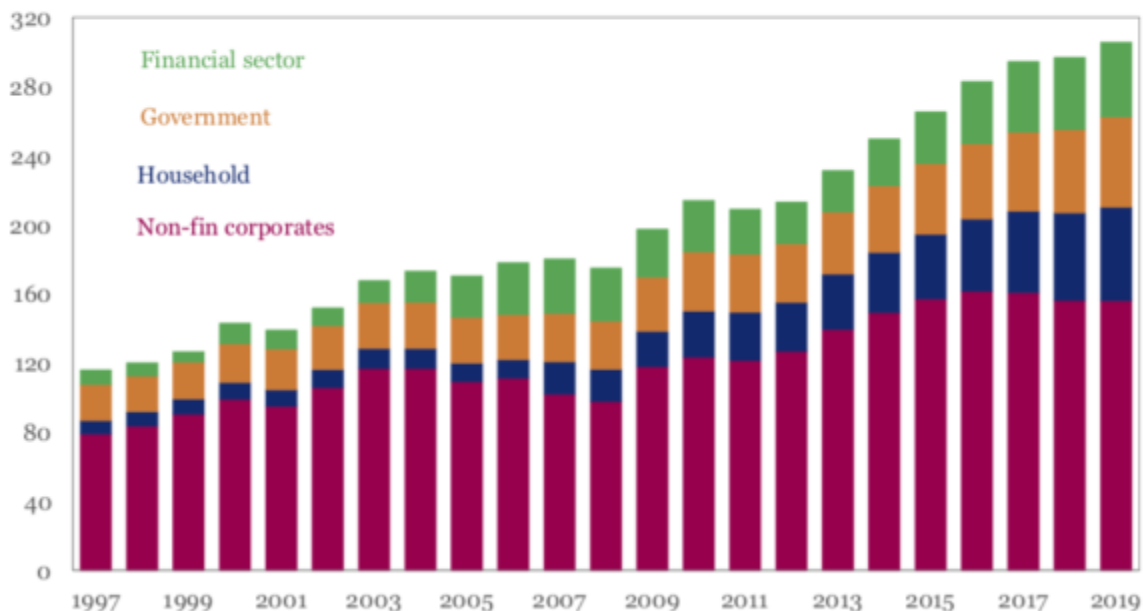


Figure 11. China Debt to GDP Ratio, in figure by the IIF.

Nous savons que la faiblesse des prix du charbon a entraîné un aplatissement de la production depuis la période 2012-2013 (figure 1). En fait, l'aplatissement de la dette des sociétés non financières au cours des dernières années (figure 11) pourrait s'expliquer en partie par l'échange de dettes irrécouvrables liées aux mines de charbon contre des actions, ce qui éliminerait une partie de la dette liée aux mines de charbon du graphique.

L'échec de la croissance rapide de la production de charbon place la Chine dans une situation économique désavantageuse car le charbon est une source d'énergie à très faible coût. Toute substitution, même le charbon importé, est susceptible d'augmenter son coût de production de biens et de services. Cela rend la concurrence plus difficile dans une économie mondiale. Et le niveau d'endettement de la Chine est déjà très élevé, ce qui l'expose aux problèmes évoqués à la section[6].

[8] L'économie mondiale a besoin d'une dette qui augmente beaucoup plus rapidement pour que les prix de l'énergie atteignent un niveau acceptable pour les producteurs d'énergie.

La dette agit comme une promesse de biens et de services futurs. L'endettement croissant et l'augmentation d'autres types de promesses de biens et services futurs contribuent à maintenir les prix de l'énergie à un niveau suffisamment élevé pour les producteurs d'énergie. Il y a au moins trois raisons pour lesquelles l'endettement croissant aide l'économie :

Premièrement, l'endettement croissant peut être utilisé pour construire des usines, et ces usines embauchent un grand nombre de personnes. Les usines utilisent elles-mêmes diverses matières premières et produits énergétiques, ce qui augmente la demande de biens et de services. De plus, les travailleurs embauchés par les usines, qui tirent leurs revenus de leur travail, augmentent également la demande de biens et de services. Ces biens et services sont fabriqués avec des produits de base. L'accroissement de la dette fait donc augmenter la demande de produits de base, et donc leurs prix.

Deuxièmement, les niveaux d'endettement croissants des gouvernements sont souvent utilisés pour embaucher des travailleurs ou pour augmenter les prestations pour les chômeurs ou les personnes âgées. Cela a un effet très similaire à celui de la construction de nouvelles usines. Ces travailleurs et ces bénéficiaires peuvent se permettre

davantage de biens et de services, et ces biens et services sont fabriqués à partir de marchandises. Les gouvernements utilisent également une partie de leurs fonds pour construire des écoles, paver des routes et faire fonctionner des voitures de police. Toutes ces choses exigent une consommation d'énergie.

Troisièmement, les consommateurs peuvent se permettre d'acheter une plus grande part de la production de l'économie, si leur niveau d'endettement augmente. Si l'endettement peut être structuré de façon à ce que quiconque entre chez un concessionnaire automobile puisse se permettre une voiture neuve (comme des durées plus longues, des taux d'intérêt plus bas et aucune mise de fonds), cet endettement supplémentaire permet d'accroître la demande de nouvelles voitures. Elle permet également d'accroître la demande pour les produits énergétiques utilisés dans la fabrication et l'exploitation de ces nouveaux véhicules. De plus, si de nouvelles maisons peuvent être rendues plus abordables pour les jeunes, cela va dans le sens d'une augmentation de l'endettement hypothécaire.

L'Institute of International Finance (IIF) signale que le ratio de la dette mondiale au PIB (ligne rouge sur la figure 12) est en baisse depuis 2016. Cette baisse du ratio de la dette par rapport au PIB contribue sans aucun doute au problème de l'énergie à bas prix auquel les producteurs d'énergie sont actuellement confrontés.

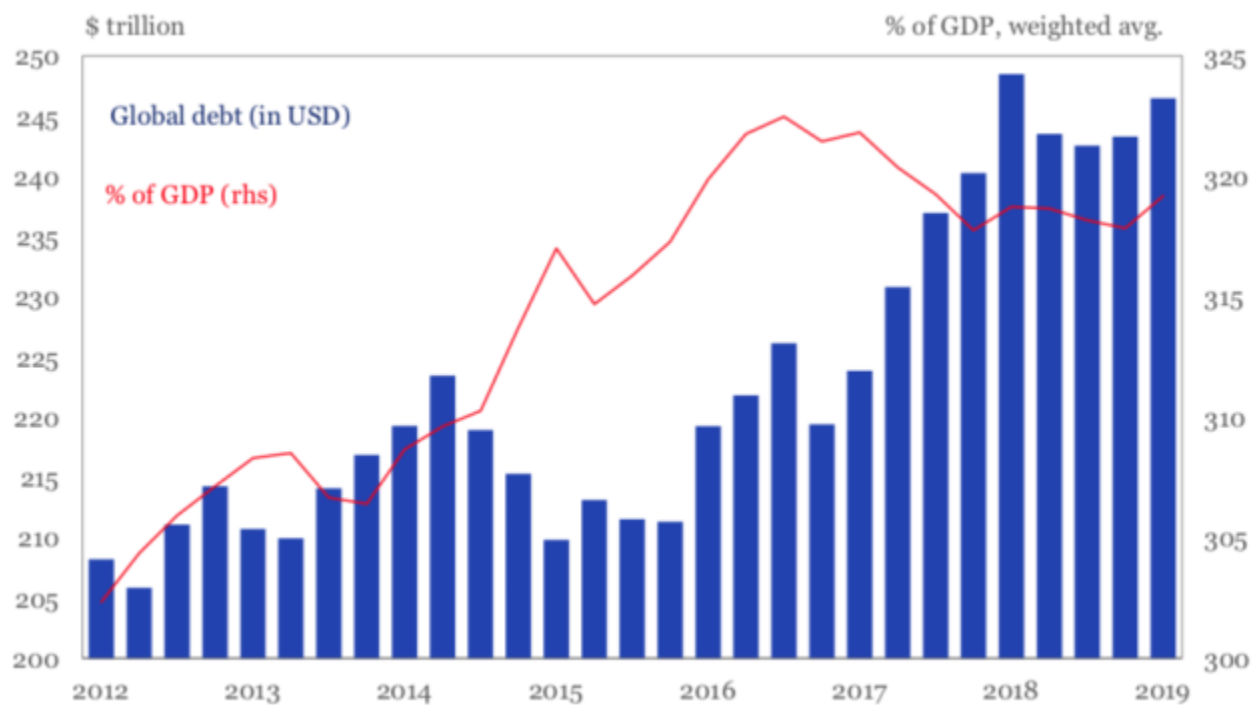


Figure 12. Chiffre IIF montrant la dette mondiale totale et le ratio de la dette mondiale totale par rapport au PIB.

Les promesses non liées à la dette de plusieurs types peuvent également avoir une incidence (y compris celles qui ne sont pas énumérées à la figure 9) sur les prix de l'énergie, mais il n'entre pas dans le cadre du présent article de discuter de leur incidence.

[9] L'économie mondiale semble être à court d'utilisations vraiment productives de la dette. Il y a des investissements disponibles, mais le taux de rendement est très faible. Le manque d'investissements à rendement adéquat constitue une part importante de ce qui empêche l'économie de soutenir des taux d'intérêt plus élevés.

Dans une économie en réseau auto-organisée, les taux d'intérêt du marché (en particulier les taux d'intérêt à long terme) sont déterminés par les lois de la physique. Les organismes de réglementation disposent toutefois d'une certaine marge de manœuvre. Ils peuvent augmenter ou diminuer certains taux d'intérêt à court terme. Ils

peuvent également utiliser leurs banques centrales pour acheter des titres existants, influençant ainsi les taux d'intérêt à court et à long terme. De plus, ils peuvent indirectement influencer sur le système en haussant et en abaissant les taux d'imposition et en adoptant des programmes de relance.

Les taux d'intérêt du marché, dans un certain sens, nous disent à quel point les investissements productifs sont vraiment à un moment donné. Il y a des années, les investissements que l'économie a pu faire étaient beaucoup plus productifs que les investissements que nous faisons aujourd'hui. Par exemple, la première route asphaltée d'une région a eu un effet bénéfique énorme. De nouvelles routes ont permis d'ouvrir des zones entières au commerce. Une fois qu'une zone a été aménagée, les investissements ultérieurs ont été beaucoup moins bénéfiques. La réparation d'une route qui comporte de nombreux trous nécessite de l'énergie et des matériaux de toutes sortes, mais elle n'augmente pas vraiment la productivité du système. Cela empêche tout simplement la productivité de chuter.

Après un certain temps, l'ajout de nouvelles routes ou d'autres infrastructures n'ajoute pas grand-chose. C'est particulièrement le cas si la population est stable ou en baisse. Si la population diminue, il serait probablement logique de réduire le nombre de routes, mais c'est difficile à faire, une fois qu'il y a quelques maisons occupées le long d'une route.

Comme autre exemple, une voiture qui amène une personne de la maison au travail est un excellent ajout si le véhicule permet à la personne de prendre un travail qu'elle ne pourrait pas prendre autrement. Mais l'ajout de "cloches et sifflets" sur les voitures, comme la climatisation, un système de musique, des pare-chocs plus robustes et des dispositifs de réduction des émissions sont d'une valeur plus discutable, du point de vue de permettre à l'économie de fonctionner de façon économique et efficace.

Un autre type d'investissement est l'éducation. À un moment donné, une éducation secondaire était suffisante pour la grande majorité de la population. Aujourd'hui, on attend de plus en plus d'années supplémentaires de scolarité, payées par l'étudiant lui-même. Un investissement dans l'enseignement supérieur peut être "productif", en ce sens qu'il permet d'éviter aux étudiants d'avoir à accepter les emplois peu rémunérateurs que ceux qui n'ont pas de diplôme d'études supérieures sont obligés d'accepter. Mais pour la société dans son ensemble, c'est la complexité du système qui nous impose le besoin d'une éducation supplémentaire. Dans un sens, l'éducation supplémentaire est une taxe que nous devons payer pour avoir un système plus complexe.

La nécessité de lutter contre la pollution pourrait être considérée comme un autre type de taxe sur le système.

Notre système de soins de santé extrêmement coûteux est une autre taxe sur le système. Après avoir payé le coût des soins de santé, les travailleurs disposent de moins de fonds pour acheter ou louer une maison, élever une famille, se nourrir et se déplacer.

[10] Depuis 1981, les organismes de réglementation ont été en mesure de soutenir l'économie en réduisant les taux d'intérêt chaque fois que la croissance économique faiblissait[10]. Aujourd'hui, nous n'avons pratiquement plus besoin de cette source de stimulation intégrée.

De nombreux observateurs ont remarqué que les banques centrales sont à court d'outils pour régler nos problèmes économiques. Le manque de marge de manœuvre pour réduire les taux d'intérêt est illustré à la figure 6.

La figure 13 montre que des réductions à long terme des taux d'intérêt (fourchettes plus sombres) ont déjà eu lieu. Ces réductions des taux d'intérêt ont pris fin parce qu'elles ne pouvaient pas baisser, compte tenu des attentes d'inflation et des niveaux probables de défauts de paiement. Il semble que nous soyons confrontés à une situation similaire aujourd'hui.



Figure 13. Graphique du Financial Times montrant l'historique des taux d'intérêt et les périodes pendant lesquelles les taux d'intérêt ont baissé.

Selon la figure 13, il y a eu trois périodes de baisse des taux d'intérêt au cours des 200 dernières années :

- 1817-1854
- 1873-1909
- 1985-2019

Dans l'écart entre les deux premières baisses des taux d'intérêt (1854 à 1873), la guerre civile américaine a eu lieu. C'était une période de très mauvais retour sur investissement. D'une façon ou d'une autre, ça s'est terminé en guerre.

Immédiatement après la deuxième baisse des taux d'intérêt (après 1909), le monde est entré dans une période très instable. Il y a d'abord eu la Première Guerre mondiale, puis la Grande Dépression, puis la Seconde Guerre mondiale.

Nous sommes maintenant confrontés à la possibilité d'un autre point final pour la baisse des taux d'intérêt.

[11] Le rendement total de l'économie semble être trop faible maintenant. C'est ce qui semble expliquer pourquoi nous avons des problèmes de toutes sortes, allant de (a) faibles taux d'intérêt à (b) faible rentabilité pour les producteurs d'énergie à (c) trop grande disparité salariale.

Tous les problèmes énumérés ci-dessus sont des manifestations d'une économie qui ne produit pas un rendement total suffisant. Les lois de la physique distribuent le problème à de nombreux secteurs de l'économie, simultanément.

On se demande ce qui nous attend. Il semble que nous arrivions à la fin de la ligne en ce qui concerne le démantèlement des taux d'intérêt, comme le montre la Figure 13. S'il est possible d'abaisser les taux d'intérêt, cela sert de soupape de sûreté pour certains des autres problèmes auxquels l'économie est confrontée, y compris une trop grande disparité salariale et des prix de l'énergie qui sont trop bas pour les producteurs.

Dans la section[10], nous avons vu que lorsque la soupape de sûreté de la baisse des taux d'intérêt a disparu, des guerres et des dépressions ont eu lieu. Nous ne pouvons pas connaître le résultat précis cette fois-ci, mais notre situation actuelle ne semble pas bonne. Serons-nous confrontés à des guerres, à une grave dépression ou à des problèmes financiers pires qu'en 2008 ? On ne peut pas en être sûrs. Ou trouverons-nous un moyen de contourner de graves problèmes ?

Le danger de l'inspiration : Un examen de On Fire : les arguments (brûlants) en faveur d'un nouveau pacte vert

Damn The Matrix 11 septembre 2019

Le nouveau livre de Naomi Klein, *On Fire : The (Burning) Case for a Green New Deal*, a un défaut invalidant : il est inspirant. **En ce moment de l'histoire, il est dangereux de parler de solutions à des crises écologiques multiples et en cascade.**

Republié à partir du site Resilience...

A l'issue de ces 18 essais qui décrivent brutalement les crises et expliquent une réponse au New Deal vert, Klein soutient les lecteurs à la recherche d'espoir : " Quand l'avenir de la vie est en jeu, il n'y a rien que nous ne puissions accomplir. Il est tentant d'embrasser cette affirmation, surtout après près de 300 pages d'écrits éloquents de Klein qui mêlent une analyse perspicace à une réflexion personnelle honnête.

Le problème, bien sûr, c'est que l'affirmation n'est même pas près d'être vraie. Avec près de 8 milliards de personnes vivant dans une écosphère gravement dégradée, il y a beaucoup de choses que nous ne pouvons pas, et ne pourrions pas, accomplir. Un avenir humain décent - peut-être n'importe quel avenir humain - dépend de notre capacité à faire face à ces limites. Ce n'est pas une célébration du cynisme ou une rationalisation du nihilisme, mais plutôt le point de départ d'une planification rationnelle qui prend au sérieux non seulement notre potentiel mais aussi les contraintes biophysiques de la planète.

Les essais de Klein dans ce volume montrent clairement qu'elle est bien consciente de ces limites, mais le sous-titre du livre suggère qu'elle écrit non seulement pour informer mais aussi pour mobiliser le soutien pour les propositions de Green New Deal. Cette tension est présente tout au long du livre - lorsque Klein rapporte et analyse l'état du monde, la prose met les lecteurs au défi d'affronter des réalités difficiles, mais lorsqu'elle présente les arguments en faveur de ces propositions politiques, elle ressemble davantage à un organisateur qui rassemble des partisans.

Ce n'est pas un creuseur - Klein est un écrivain qui ne reste pas sur la touche, mais qui s'implique dans des mouvements et des projets politiques. Son engagement envers le militantisme et l'organisation est admirable, mais il peut entraîner un écrivain dans des directions contradictoires.

Cette critique ne doit conduire personne à ignorer *On Fire*, qui est un excellent livre à lire de la première à la dernière page, sans sauter des chapitres qui avaient été publiés précédemment. Les recueils d'essais peuvent s'effondrer en raison d'un manque d'actualité ou de répétitions inutiles, mais ils ne posent pas de problème ici non plus. Comme toujours, le souci du détail de Klein fait de ses reportages des reportages convaincants, qu'il s'agisse de décrire des catastrophes (naturelles et non naturelles) ou d'évaluer les tendances politiques. Et, malgré les sombres réalités auxquelles nous sommes confrontés, le livre est un plaisir à lire.

Avant d'expliquer les inquiétudes suscitées par le ton inspiré du livre, je tiens à souligner les points clés que Klein fait valoir et dont je conviens qu'ils sont essentiels à une analyse de gauche/progressive des crises écologiques :

- Les niveaux de consommation des pays industrialisés ne sont pas viables ;
- le capitalisme est incompatible avec un avenir humain vivable ;
- le monde industriel moderne a sapé les liens des gens entre eux et avec le monde non humain ; et
- nous faisons face non seulement à des perturbations climatiques, mais aussi à une foule d'autres crises, y compris, mais sans s'y limiter, l'extinction d'espèces, la contamination chimique, l'érosion et la dégradation des sols.

En d'autres termes, le maintien du statu quo est une impasse, ce que Klein affirme franchement :

J'ai confiance en moi pour dire qu'un avenir perturbé par le changement climatique est un avenir sombre et austère, un avenir capable de transformer tous nos biens matériels en décombres ou en cendres avec une vitesse terrifiante. Nous pouvons prétendre que l'extension du statu quo à l'avenir, tel quel, est l'une des options qui s'offrent à nous. Mais c'est un fantasme. Le changement s'en vient d'une façon ou d'une autre. Notre choix est de tenter de façonner ce changement dans l'intérêt de tous ou d'attendre passivement que les forces de la catastrophe climatique, de la pénurie et de la peur de l'"autre" nous remodelent fondamentalement.

On Fire se concentre principalement sur la crise climatique et la vision du Green New Deal, qui est largement critiquée comme étant trop radicale par les deux différents types de négationnistes du changement climatique aux États-Unis aujourd'hui - un qui nie les conclusions de la science climatique et un autre qui nie les implications de cette science. Le premier, basé au sein du Parti républicain, s'est engagé à défendre à fond notre système économique pathologique. La seconde, formulée par les quelques républicains modérés restants et la plupart des démocrates du courant dominant, estime que le bricolage axé sur le marché pour atténuer la pathologie est adéquat.

Heureusement, d'autres approches existent. Le plus important aux États-Unis est l'appel du Green New Deal en faveur d'une législation qui reconnaît la gravité des crises écologiques tout en préconisant l'égalité économique et la justice sociale. Les partisans viennent d'horizons divers, mais tous sont heureux de critiquer et de modifier, voire de supprimer, le capitalisme. Évitant les slogans dogmatiques ou la rhétorique révolutionnaire, Klein écrit de façon réaliste sur le passage à un avenir socialiste (ou, peut-être, socialiste), en utilisant les outils disponibles impliquant "l'infrastructure publique, la planification économique, la réglementation des entreprises, le commerce international, la consommation et la fiscalité" pour éviter l'actuelle débâcle.

L'une des forces du discours direct de Klein sur les problèmes sociaux et écologiques dans le contexte des propositions politiques du monde réel est qu'elle parle de mouvement en avant dans une longue lutte plutôt que de prétendre que le New Deal vert est la solution pour tous nos problèmes. Sur Firemakes, il est clair qu'il n'y a pas de baguettes magiques à brandir, pas de balles magiques à tirer.

Le problème, c'est que le New Deal vert repose sur une pensée magique - l'optimisme technologique qui émerge du fondamentalisme technologique sous-jacent du monde moderne, défini comme la foi que l'utilisation de technologies toujours plus avancées est toujours une bonne chose. Les fondamentalistes de la technologie extrême soutiennent que tout problème causé par les conséquences involontaires d'une telle technologie peut éventuellement être corrigé par plus de technologie. (Si quelqu'un pense que cette définition est une caricature, lisez "Un manifeste écomoderniste.")

Klein ne préconise pas un tel fondamentalisme, mais cette foi se cache juste sous la surface du New Deal vert, sautant dehors dans "A Message from the Future with Alexandria Ocasio-Cortez," que Klein champions dans On Fire. Écrite par le représentant américain Ocasio-Cortez (le législateur le plus en vue pour faire avancer le Green New Deal) et Avi Lewis (mari et collaborateur de Klein), cette vidéo de sept minutes et demie combine

élégamment analyse politique, narration captivante et beaux visuels. Mais une phrase de cette vidéo révèle la faille fatale de l'analyse : "Nous savions que nous devions sauver la planète et que nous avions toute la technologie pour le faire[en 2019]."

Premièrement, parler de sauver la planète est une erreur. Comme beaucoup l'ont souligné en réponse à cette rhétorique, la Terre continuera avec ou sans les humains. Charitablement, nous pouvons interpréter cette expression comme signifiant "réduire les dommages que les humains causent à l'écosphère et créer un avenir viable pour les humains". Le problème, c'est que nous n'avons pas toute la technologie pour le faire, et si nous insistons pour que de meilleurs gadgets puissent accomplir cela, nous sommes assurés d'échouer.

Des personnes raisonnables peuvent être en désaccord avec cette affirmation, et le sont encore. (Par exemple, "La science est dans la nature", proclame la Société pour la conservation de la nature, et nous pouvons avoir "un avenir dans lequel le changement climatique catastrophique sera tenu à distance pendant que nous alimentons encore notre monde en développement" et "nourrir 10 milliards de personnes"). Mais même en acceptant des évaluations trop optimistes des énergies renouvelables et des technologies économes en énergie, nous devons faire face au fait que nous n'avons pas les moyens de maintenir le style de vie que "A Message from the Future" promet aux Etats-Unis, et encore moins au monde entier. Le problème n'est pas seulement que la concentration des richesses entraîne tant de gaspillage de consommation et de ressources, mais que l'infrastructure de notre monde a été construite par l'énergie dense des combustibles fossiles que les énergies renouvelables ne peuvent remplacer. Sans cette énergie dense, une population humaine plus petite vivra d'une manière radicalement différente.

Bienvenue sur le troisième rail de la vie politique contemporaine. La question que les multiples crises écologiques en cascade nous posent carrément est la suivante : "Qu'est-ce qu'une population humaine durable ? Cette question doit être divisée en deux : "Combien de personnes ? Consommer combien ?"

Il n'est pas surprenant que les candidats politiques ignorent ces questions, mais les écrivains et militants progressistes ne devraient pas reculer. En nous engageant honnêtement sur ces questions, nous allons bien au-delà du Green New Deal.

En ce qui concerne la deuxième de ces questions - "consommer combien ?" -, Klein met souvent le problème en évidence, mais en mettant l'accent sur une "consommation exagérée". Elle insiste sur la nécessité de le faire :

- "Réduire la surconsommation" ;
- identifier les catégories dans lesquelles nous devons passer des contrats, "y compris le transport aérien, la consommation de viande et la consommation excessive d'énergie" ;[J'aimerais bien que les gens se débarrassent de la consommation de viande et montrent du doigt l'agriculture industrielle...].
- mettre fin "au mode de vie à haute teneur en carbone de l'étalement urbain et de la consommation de produits jetables" ;
- rejeter la foi du capitalisme en une "consommation sans limites" qui nous enferme dans "le cycle de consommation sans fin" ; et
- d'apporter des changements profonds "non seulement à notre consommation d'énergie, mais aussi à la logique sous-jacente de notre système économique".

Aucun argument avec aucune de ces déclarations, en particulier parce que Klein rejette l'idée que le simple fait d'améliorer l'efficacité résoudra nos problèmes, une hypothèse commune des techno-optimistes. Mais le défi de la "surconsommation par les plus riches" se concentre sur la cible facile : "L'essentiel est qu'une crise écologique qui a ses racines dans la surconsommation des ressources naturelles doit être traitée non seulement en améliorant l'efficacité de nos économies, mais aussi en réduisant la quantité de biens matériels que les 20% les plus riches de la planète consomment".

Mon but n'est pas de défendre les riches ou leurs habitudes de consommation. Cependant, limiter les modes de vie des riches et des célébrités est une condition nécessaire, mais non suffisante, de la durabilité. Ici, nous devons traiter la question épineuse de la nature humaine. Klein rejette à juste titre l'affirmation idéologique du capitalisme selon laquelle la capacité des gens à agir par cupidité et par intérêt personnel à court terme (ce que nous sommes tous certainement capables de faire) est le trait humain dominant. La nature humaine inclut aussi la capacité d'agir par compassion et solidarité avec les autres, bien sûr, et différents systèmes récompensent différentes parties de notre nature. Le capitalisme encourage la cupidité et décourage la compassion, au détriment des gens et de la planète.

Mais nous sommes des créatures organiques, et cela signifie qu'il y a une nature humaine, ou ce que nous pourrions appeler plus exactement notre nature humaine-carbone. Comme le dit Wes Jackson du Land Institute, la vie sur Terre est " la ruée vers le carbone riche en énergie ", et les humains sont devenus extrêmement doués pour absorber beaucoup de carbone. Toutes les cultures ne s'y attaquent pas avec la même intensité, bien sûr, mais cette ruée est antérieure au capitalisme et se poursuivra après le capitalisme. Cela ne veut pas dire que nous sommes condamnés à rendre la planète invivable pour nous-mêmes et pour les autres créatures, mais la politique publique doit reconnaître que non seulement nous avons besoin de carbone pour survivre, mais que la plupart des gens - y compris la plupart des environnementalistes - ont besoin du travail que le carbone peut faire pour nous lorsque nous brûlons ces combustibles fossiles. Et une fois qu'on a une idée de ce que ce carbone peut faire, il n'est pas facile d'y renoncer.

Comme le souligne Klein, freiner notre recherche de carbone n'est pas seulement un test de volonté et une question de vertu individuelle ; une action collective par le biais de politiques publiques est nécessaire. Je crois que cela exige un plafond strict sur les limites de carbone que nous pouvons encourager les gens à accepter par le biais de la défense de la culture, mais qui, en fin de compte, doit être imposé par la loi. Larry Edwards et Stan Cox ont proposé une approche sensée, appelée " cap and adapt ". Dans un livre à paraître, Cox développera une stratégie de plafonnement et de rationnement qui pourrait aider à " ramener l'économie humaine dans les limites écologiques nécessaires ", un suivi et une expansion de son livre précédent qui a présenté des arguments convaincants pour un rationnement.

Il n'y a pas de réponse simple à la question de savoir combien d'énergie et de ressources matérielles nous pouvons consommer sans miner les écosystèmes dont dépend notre propre vie, mais je suis sûr que c'est beaucoup moins que ce que nous consommons aujourd'hui, et qu'il sera difficile de réduire notre consommation globale - même si nous pouvons créer des sociétés équitables -. Mais c'est la partie facile. La première question est beaucoup plus difficile : "Combien de personnes ?"

Sur la question de la population, On Fire est silencieux, et ce n'est pas difficile à comprendre, pour plusieurs raisons. Premièrement, la Terre a une capacité de charge pour n'importe quelle espèce, mais il est impossible de prédire quand nous l'atteindrons (ou l'avons atteinte), et les tentatives de prédiction ratées dans le passé ont rendu les gens prudents. Deuxièmement, certains des partisans les plus bruyants du contrôle de la population épousent également la suprématie blanche, ce qui a même entaché la question. Troisièmement, bien que nous sachions que l'amélioration de la condition de la femme et l'éducation des filles réduisent les taux de natalité, il est difficile d'imaginer une stratégie non coercitive pour réduire sérieusement la population à l'échelle nécessaire. Néanmoins, nous devrions reconnaître la capacité de charge écologique tout en poursuivant la justice sociale et en rejetant les projets anti-immigration. La réticence des progressistes à s'attaquer au problème cède le terrain aux " éco-fascistes ", ceux qui veulent utiliser les crises écologiques pour poursuivre un programme réactionnaire.

Il n'y a pas de chiffre précis à offrir pour une population humaine durable, mais je suis sûr de pouvoir dire que c'est moins de 8 milliards et qu'il est difficile d'imaginer une voie humaine et démocratique vers ce chiffre inférieur. [Je vais en offrir un, et il est bien en dessous d'un milliard -
<https://damnthematrix.wordpress.com/2015/03/12/losing-our-energy-slaves/%5D>

Le fait que ces questions soient troublantes et/ou impossibles à répondre ne signifie pas qu'elles n'ont pas d'importance. Pour l'instant, ma réponse - beaucoup moins de gens et beaucoup moins de choses - est adéquate pour entamer une conversation : "Une présence humaine durable sur la planète signifiera moins de gens consommant moins." D'accord ou pas d'accord ? Pourquoi ou pourquoi pas ?

Deux réponses sont possibles de la part des partisans du Green New Deal : (1) Je suis fou, ou (2) Je ne suis pas fou, mais ce que je suggère est politiquement impossible parce que les gens ne peuvent pas supporter toutes ces mauvaises nouvelles.

Si je suis fou, les critiques doivent démontrer ce qui n'est pas fondé dans l'argument, sans recourir au cliché que "la nécessité est la mère de l'invention" et aux revendications religieuses des fundamentalistes de la technologie.

Si ce n'est pas le cas, les partisans des Verts se heurtent à un dilemme. Lorsque les démocrates du courant dominant disent aux progressistes que le New Deal vert est voué à l'échec parce qu'il n'est pas politiquement viable à l'heure actuelle, les partisans s'y opposent, à juste titre, en disant que tout ce qui est moins est insuffisant face à la crise. Ces partisans soutiennent, à juste titre, que le véritable échec est d'appuyer des politiques qui n'en font pas assez pour créer des sociétés humaines durables et que nous devons bâtir un mouvement pour le changement nécessaire. Je suis d'accord, mais selon cette logique, si le New Deal vert lui-même est inadéquat pour créer la durabilité, nous devons aller plus loin.

Le Green New Deal est un début, insuffisamment radical mais avec le potentiel de faire avancer la conversation si nous pouvons être clairs sur les limites de l'initiative. Cela pose un problème pour les organisateurs, qui cherchent à rallier les appuis sans hésiter - " Soutenez ce plan ! Mais n'oubliez pas que ce n'est qu'un début et que les choses deviennent de plus en plus difficiles et que tout ce que nous faisons n'est peut-être pas suffisant pour éviter des souffrances inimaginables" n'est, il faut le reconnaître, pas un slogan gagnant.

Je reviens à ce que Klein a raison de dire et à ce qu'il exprime avec éloquence :

Car s'il est vrai que le changement climatique est une crise produite par un excès de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, il est aussi, dans un sens plus profond, une crise produite par un état d'esprit extractif, en considérant le monde naturel et la majorité de ses habitants comme des ressources à utiliser puis à jeter. Je l'appelle l'économie du " gig and dig " et je crois fermement que nous ne sortirons pas de cette crise sans un changement de vision du monde à tous les niveaux, une transformation vers une éthique de soins et de réparation.

La dynamique de domination/subordination qui crée tant de souffrance au sein de la famille humaine définit également la relation destructrice du monde moderne avec le monde vivant dans son ensemble. Tout au long du livre, Klein insiste sur l'importance de raconter une nouvelle histoire sur toutes ces relations. Les données scientifiques et les propositions de politiques sont importantes, mais elles ne nous mènent pas loin sans une histoire que les gens peuvent embrasser. Klein a raison, et On Fire nous aide à imaginer une nouvelle histoire pour un avenir humain.

Je propose un amendement amical à l'histoire qu'elle est en train de construire : Notre défi est de souligner non seulement ce que nous pouvons mais aussi ce que nous ne pouvons pas accomplir, de renforcer notre capacité morale à faire face à un avenir effrayant et de continuer à lutter pour ce qui peut être accompli, même lorsque nous savons que ce ne sera pas suffisant.

Une histoire que je voudrais raconter, c'est celle des rassemblements croissants de personnes, certes peu nombreuses aujourd'hui, qui se réconfortent en disant franchement ce qu'elles croient, peu importe la douleur - des gens qui ne veulent pas réprimer leur chagrin, mais qui ne se laissent pas submerger par leur douleur.

Quel genre de personne veut vivre comme ça ? Je peux donner un exemple concret, mon défunt ami Jim Koplín.

Il m'a dit un jour, dans une conversation sur ces multiples crises écologiques en cascade (un terme que je lui ai volé, avec sa bénédiction) : "Je me réveille chaque matin dans un état de profonde douleur. Il n'était ni déprimé ni irrationnel, mais simplement honnête. Jim, un garçon de ferme de l'époque de la Dépression qui avait été radicalisé de façon permanente dans les années 1960, ressentait ce deuil plus profondément que quiconque que j'ai connu, mais chaque jour il se levait pour travailler dans son jardin et ensuite offrir son temps et son énergie à divers groupes politiques, communautaires et artistiques qui luttait pour un monde meilleur.

Klein parle de ce chagrin dans *On Fire*, dans ce qui fut pour moi les passages les plus émouvants, impliquant souvent l'avenir de son jeune fils face à cette "spirale de la mort planétaire" :

Il ne fait aucun doute que les émotions les plus fortes que j'éprouve face à la crise climatique sont liées à [Toma] et à sa génération - l'énorme vol intergénérationnel en cours. J'ai des éclairs de panique à propos du temps extrême que nous avons déjà enfermé pour ces enfants. Encore plus intense que cette peur est la tristesse de ce qu'ils ne sauront jamais. Ils grandissent dans une extinction massive, privés de la compagnie cacophonique de tant de formes de vie en voie de disparition rapide. Je me sens si désespérément seule.

L'évasion de la solitude, pour moi, commence par la reconnaissance du fait que l'"état de profond chagrin" de Jim n'était pas seulement entièrement rationnel, mais aussi émotionnellement sain. Quand on me dit que même si cette évaluation sévère est correcte, les gens ne peuvent pas y faire face, je suis d'accord. Personne ne peut gérer tout ça. Jim ne pouvait pas le supporter à chaque minute. Je ne m'en sors pas aussi bien que lui. Au mieux, nous avons du mal à faire face à un avenir "sombre et austère".

Mais c'est exactement la raison pour laquelle nous devons nous engager plutôt que d'éviter les réalités pénibles de notre époque. Si nous avons peur de parler honnêtement, nous souffrons seuls. Mieux vaut dire la vérité et en accepter les conséquences, ensemble.

Les actions du secteur pétrolier et gazier sont-elles sur le point de s'effondrer ?

Par Tsvetana Paraskova - 12 sept. 2019



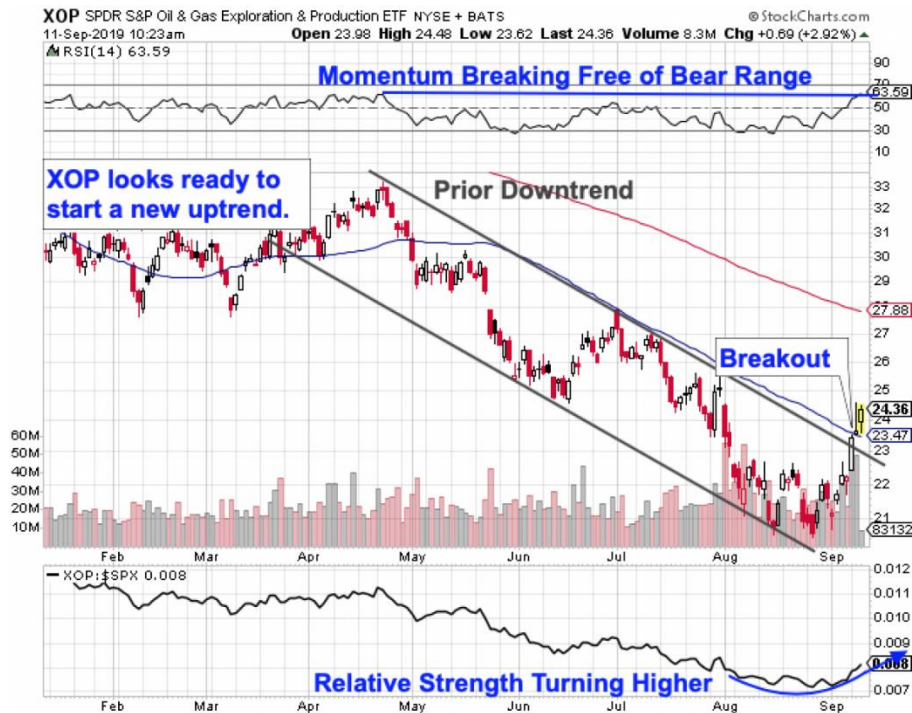
Barrage de schistes

Le secteur de l'énergie - le plus grand sous-performant des secteurs de l'indice S&P 500 depuis le début de l'année - a commencé à montrer certains signes indiquant que les actions des secteurs du pétrole et du gaz pourraient être sur le point de sortir de la tendance à la baisse.

La vente des actions du secteur de l'énergie et des fonds de suivi de l'énergie a peut-être été exagérée, selon Jonas Elmerraji, analyste principal de marché chez Agora Financial, une société de Baltimore, et collaborateur de TheStreet.

Le fonds négocié en bourse SPDR S&P Oil & Gas Exploration & Production (XOP) a connu cette semaine une

tendance à la baisse qui a vu le FNB perdre 30 % entre avril et fin août. L'indice de force relative (RSI) - l'indicateur de momentum - des 14 derniers jours est sorti de sa propre fourchette baissière au début du mois de septembre, signalant que XOP pourrait être au début d'une tendance haussière, soutient Elmerraji.



Source : LaRue

Toutefois, le XOP, qui a clôturé à 23,74 \$US le 11 septembre, pourrait revenir à la baisse s'il cassait sous le creux précédent de 21 \$US, indique M. Elmerraji.

Le fonds négocié en bourse XOP n'est qu'un des nombreux fonds qui suivent les actions du secteur de l'énergie - il comprend des actions d'exploration et de production de pétrole et de gaz.

Au cours de la première semaine de septembre, plusieurs autres FNB énergétiques ont pris de l'ampleur en raison de la hausse des prix du pétrole la semaine dernière, selon Zacks Investment Research. Il s'agit de VanEck Vectors Oil Services ETF, SPDR S&P Oil & Gas Equipment & Services ETF, iShares U.S. Oil Equipment & Services ETF, Invesco Dynamic Oil & Gas Services ETF, et Invesco Dynamic Energy Exploration & Production ETF.

Toutefois, la hausse des prix du pétrole pourrait être de courte durée, selon M. Zacks. Les récents développements géopolitiques laissent également entrevoir une baisse potentielle des prix, en particulier avec la rumeur selon laquelle la position des États-Unis à l'égard de l'Iran s'est assouplie après l'éviction du faucon de guerre John Bolton, conseiller à la sécurité nationale plus tôt cette semaine.

La croissance de la demande mondiale de pétrole s'affaiblit également, ce qui a conduit l'OPEP et l'EIA à revoir à la baisse leurs perspectives de demande respectives pour cette année.

Les actions pétrolières ont sous-performé les prix du pétrole cette année, mais certains analystes croient que le secteur de l'énergie trop vendue pourrait commencer à se redresser, même si les prix du pétrole et du gaz ne montent pas trop.

La chute des prix du pétrole au quatrième trimestre de 2018 et la patience désormais finie des investisseurs à l'égard des producteurs de schistes qui ne rentrent pas leurs flux de trésorerie se sont conjuguées pour punir les

actions de nombreux petits et grands foreurs pétroliers américains ces derniers mois.

L'énergie a été le secteur le moins gagnant de l'indice S&P 500 cette année, et les analystes disent qu'il a également été le moins aimé des investisseurs.

Selon Yardeni Research, Inc, le secteur de l'énergie a gagné 5,4 % depuis le début de l'année jusqu'au 11 septembre, comparativement à une hausse de 19,7 % de l'indice S&P 500. Le secteur de l'énergie a été le moins performant parmi les principaux secteurs du S&P 500.

Bien que l'indice S&P soit en hausse de 19,7 % depuis le début de l'année, à la clôture le 11 septembre, le TFE de l'exploration et de la production pétrolière et gazière S&P avait diminué de 10,52 % depuis le début de l'année.

La volatilité des prix du pétrole et du gaz, la chute soudaine des prix et les inquiétudes au sujet de la demande future de pétrole se sont combinées au cours de la dernière ou des deux dernières années pour inciter les investisseurs à éviter les titres pétroliers et gaziers, qui ont été les moins performants du secteur ces derniers mois.

Pourtant, malgré l'apparente mépris de Wall Street, les analystes et les experts boursiers de Wall Street ne sont pas convaincus que le secteur de l'énergie est fini pour de bon.

Si le premier signe de rupture d'un FNB qui suit les actions du secteur de l'énergie se transforme en une tendance haussière, cela pourrait indiquer qu'il pourrait encore y avoir de la valeur dans les actions du secteur du pétrole et du gaz.

Par Tsvetana Paraskova pour Oilprice.com

Les constructeurs automobiles européens font face à une tempête parfaite

Par Irina Slav - 12 sept. 2019



Les constructeurs automobiles européens sont confrontés à ce qui pourrait s'avérer être une crise majeure préparée par les régulateurs européens, et tout tourne autour des VE et des émissions. Les premiers sont censés aider à résoudre le problème avec les seconds, mais la probabilité de succès est incertaine car il y a littéralement des millions de variables : les acheteurs de voitures.

L'UE applique des plafonds d'émission pour les voitures depuis 2012. Jusqu'à cette année, ce plafond était en moyenne de 130 grammes de CO₂ par kilomètre pour toutes les voitures particulières neuves. Toutefois, à partir de l'année prochaine, ce chiffre serait encore réduit à 95 grammes de CO par km. En ce qui concerne la consommation de carburant, le plafond de 130 g/km correspond à une moyenne de 5,6 litres d'essence aux 100

km alors que le plafond de 95 g/km correspond à 4,1 litres aux 100 km.

Les grands constructeurs automobiles européens font la queue pour les VE. Volkswagen prévoit à elle seule quatre nouveaux modèles d'EV pour 2020, après avoir dévoilé plus tôt ce mois-ci son premier modèle de série abordable, l'ID3. D'autres modèles devraient venir du plus grand constructeur automobile dans les prochaines années et ses rivaux ne resteront pas les bras croisés. Tous ceux qui fabriquent des voitures en Europe disposent d'une gamme électrique... mais il n'y a aucune garantie que les gens voudront acheter ces voitures.

"Vous avez des voitures qui coûtent 10 000 euros de plus à construire, des objectifs d'émissions de gaz à effet de serre nécessitant un certain volume de ventes et des consommateurs qui en veulent ou non", a déclaré un cadre du groupe PSA (la société qui fabrique Citroën et Peugeot) à Reuters cette semaine au salon automobile de Francfort.

Ce n'est pas comme si l'industrie n'avait pas essayé de rendre les VE attrayants. Il suffit, du moins dans certaines parties de l'UE, de dire que c'est l'alternative la plus écologique et qu'il y aura des gens pour les acheter. Malheureusement, la majorité semble préférer les grosses voitures aux voitures vertes.

Un rapport d'Automotive News Europe a révélé en mars de cette année que si les ventes totales de voitures en 2018 étaient restées stables par rapport à 2017, les ventes de VUS et de véhicules multiségments dans l'UE avaient affiché une croissance saine de 18 %. Cela représente 800 000 VUS et véhicules multiségments de plus vendus dans l'UE l'an dernier, pour un total de 5,3 millions.

Greenpeace avait d'autres mauvaises nouvelles pour les constructeurs automobiles européens. Dans un rapport intitulé *Crashing the Climate : Comment l'industrie automobile est à l'origine de la crise climatique*, l'organisation environnementale a déclaré que les émissions totales de carbone de ce que Greenpeace appelle "la douzaine sale" de constructeurs automobiles avaient dépassé les émissions de carbone de l'UE en 2018. Fait amusant : Volkswagen était le pire contrevenant, probablement parce qu'elle vend le plus de voitures.

Greenpeace a ajouté que les ventes de VUS en Europe avaient augmenté de plus de quatre fois depuis 2008, leur part de marché atteignant 32 pour cent, contre seulement 8 pour cent en 2008. Certes, au cours des dernières années, certains de ces VUS sont hybrides, mais la grande majorité ne le sont pas.

Selon un bureau d'études allemand cité par Reuters, sur la base des objectifs d'émissions de l'UE, les ventes de VE devraient être multipliées par trois pour atteindre une part de marché de 6 % d'ici 2021, afin de faire une différence. Les ventes de véhicules hybrides, selon FEV Consulting, devraient accumuler une part de marché de 5 %.

Il s'agit d'une augmentation considérable des ventes de VE dans des pays qui ne sont pas aussi petits et verts que la Norvège. Compte tenu des tendances d'achat des dernières années, les constructeurs automobiles ont toutes les raisons de s'inquiéter de l'échec de leurs plans de VE. Malheureusement, ils ne peuvent pas faire grand-chose pour apprivoiser les jokers qui sont des clients amateurs de VUS.

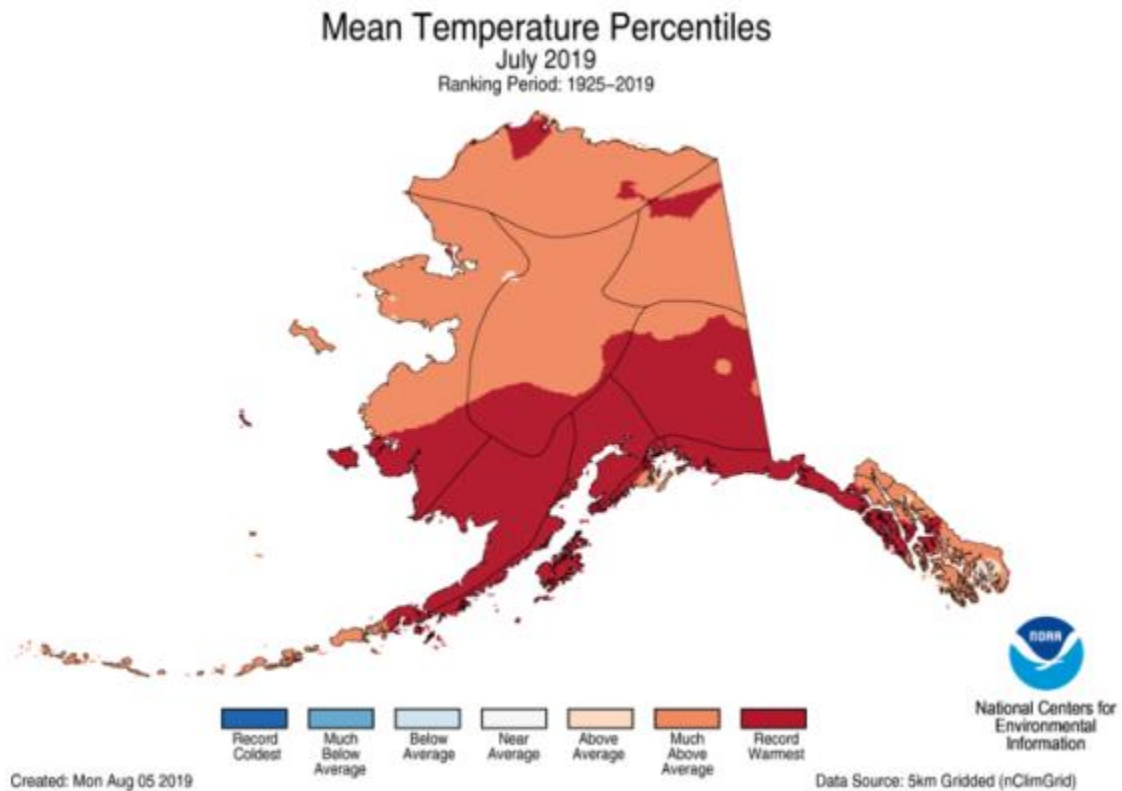
Par Irina Slav pour Oilprice.com

La fonte des glaces partout - L'étendue de la glace de mer dans l'Arctique a atteint de nouveaux records de dépressions à la fin juillet et au début août

Robert Scribbler 12 août 2019

S'il y a un mot que j'utiliserais pour l'été 2019, ce serait le réveil. Sensibilisation du grand public à la crise

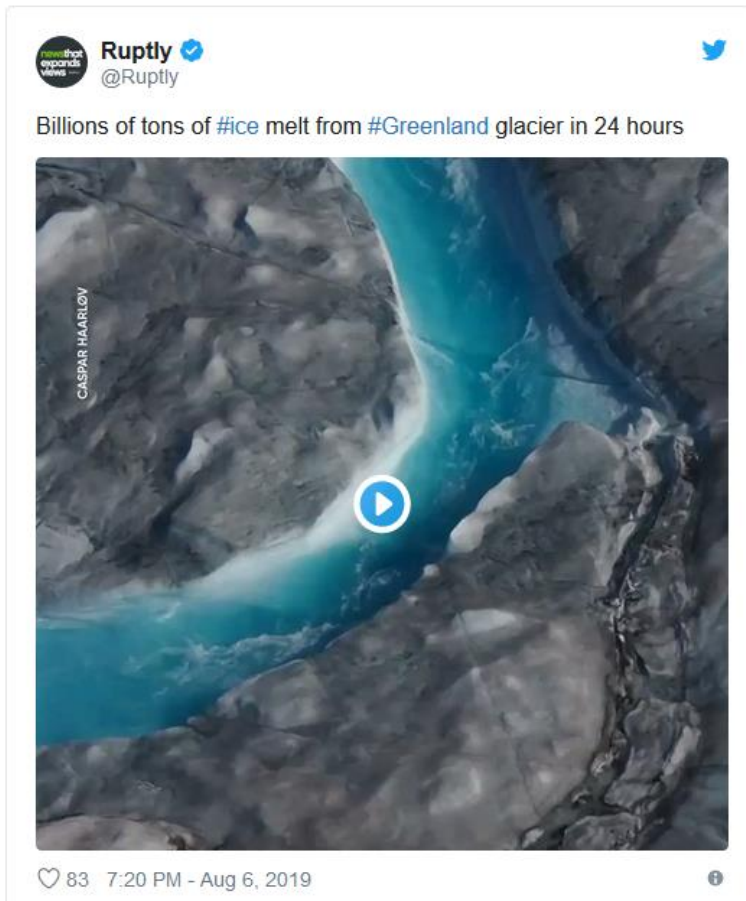
climatique provoquée par la combustion de combustibles fossiles que nous sommes en train d'affronter.



(Selon la NOAA, juillet 2019 a été le mois de juillet le plus chaud jamais enregistré pour l'État de l'Alaska. Cela laisse présager un mois de juillet qui sera globalement le plus chaud jamais enregistré en 2019. Une grande partie de cette chaleur excessive de juillet a été concentrée sur les zones polaires au cours du mois, ce qui a entraîné de graves pertes de glace tant pour le Groenland que pour la banquise arctique flottante. Source de l'image : NOAA.)

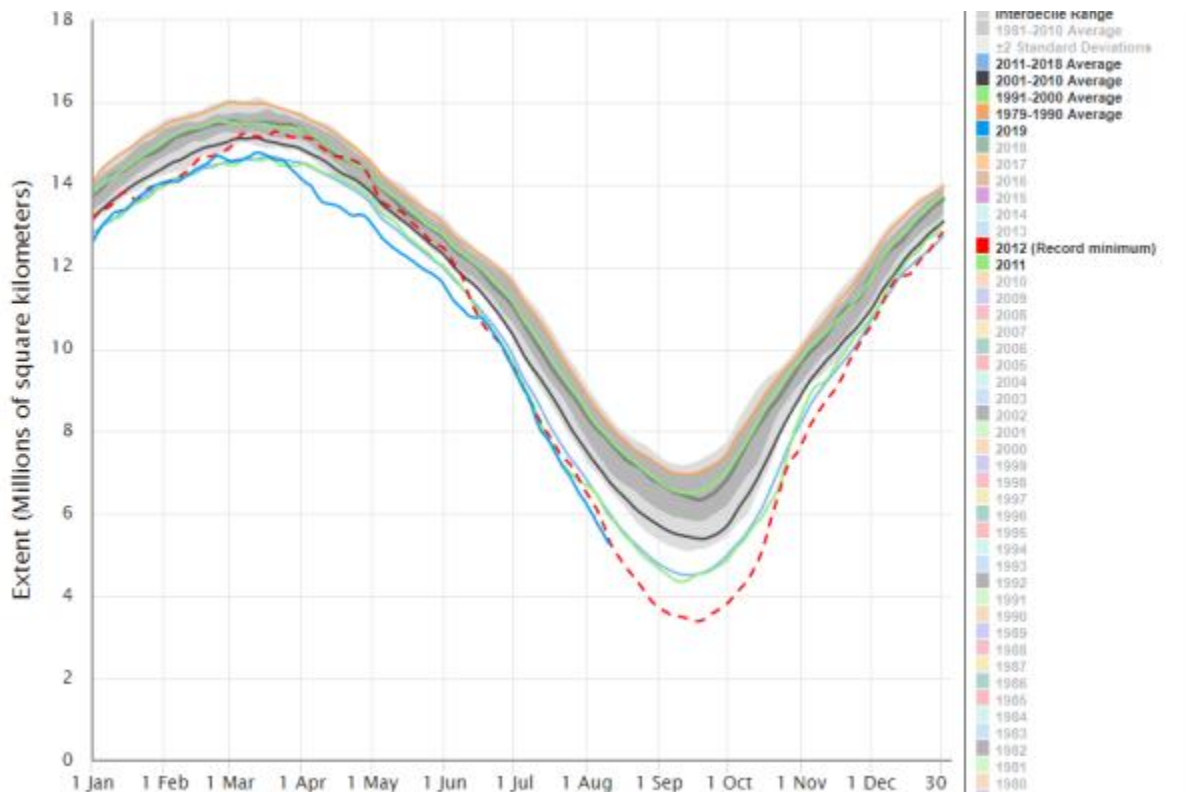
Le mois de juin, mois record de chaleur dans le monde, ainsi que les fortes vagues de chaleur, les tempêtes et les sécheresses qui en ont résulté, ont certainement contribué à sensibiliser l'opinion publique aux problèmes. Nos nouveaux défenseurs de la jeunesse, comme Greta Thunberg et une rébellion de l'extinction en pleine expansion, ont certainement contribué à amplifier le message tant attendu. Mais la fonte des glaces en volume considérable - en particulier en Antarctique, au Groenland et à la surface de l'océan - a également joué son rôle.

La zone arctique a connu une période plus chaude que la normale qui s'est prolongée tout au long du mois de juillet et jusqu'en août. Les États et les régions à l'intérieur ou à proximité du cercle polaire arctique ont connu des températures allant de la fin des années 70 jusqu'au début des années 90. De grands feux de forêt ont recouvert de grandes sections de pergélisol et de forêt boréale en train de dégeler, projetant des panaches de fumée couvrant jusqu'à 4 millions de kilomètres carrés à la fois. Le Groenland a connu une seule journée où la fonte des glaces a dépassé 11 milliards de tonnes. En volume, cela représente 11 kilomètres cubes, soit à peu près l'équivalent de 11 montagnes de taille moyenne, parcourus en une seule période de 24 heures (à quoi ressemble un kilomètre cube ? Voir ici).



Dans les eaux océaniques de l'Arctique, une autre caractéristique clé de notre système climatique qui maintient la stabilité de l'environnement terrestre a été martelée par la chaleur croissante. Du 22 juillet au 9 août, l'étendue des glaces de mer de l'Arctique se situait chaque jour dans une fourchette record inférieure aux minimums établis pour cette période de l'année, en 2011 et 2012.

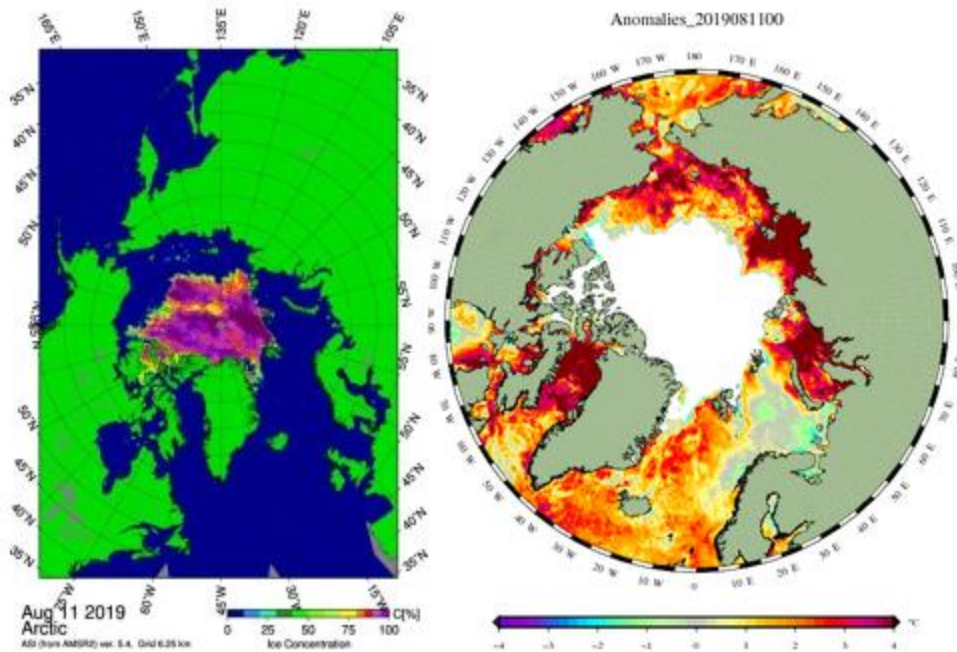
L'année 2012, en particulier, a été une année de fonte très sévère dans l'Arctique. La glace de mer et le Groenland ont subi d'importantes pertes à cette époque. Mais il semble qu'à la fin de la décennie des années 2010 et au début des années 2020, les étés arctiques comme celui qui a eu lieu en 2012 deviendront courants, même si de nouvelles valeurs aberrantes chaudes sont plus possibles. Pour 2019 a commencé à remplacer certaines des pires pertes antérieures observées en 2012.



(L'étendue de la glace de mer dans l'Arctique a atteint de nouveaux niveaux bas records sous les lignes de 2011 et 2012 à la fin juillet et au début août. En date du 11 août, la glace de mer de l'Arctique avait chuté à 5,249 millions de kilomètres carrés, soit l'avant-dernière mesure la plus basse pour cette date. Source de l'image : NSIDC.)

À l'aube du mois d'août, il semble qu'au moins certains des records de glace de mer de la fin de la saison 2012 se maintiendront. La nouvelle mesure du 11 août de 5,249 millions de kilomètres carrés se situe juste au-dessus du creux de 5,190 millions de kilomètres carrés atteint en 2012. Et le 10 août, 2019 se situait juste au-dessus de la ligne de 2012 dans la mesure du NSIDC.

Pour l'avenir, on s'attend à ce que les températures de la deuxième semaine d'août soient de 1,38 °C au-dessus de la moyenne dans la région arctique. Il s'agit d'un écart assez important pour le mois d'août, car les anomalies de température dans l'Arctique ont tendance à s'atténuer en été. De plus, des températures à la surface de l'océan très chaudes, allant bien au-delà de 4 °C, bien supérieures à la moyenne pour de grandes régions, continueront probablement à favoriser la fonte de la glace de mer (voir l'image de droite ci-dessous).



(L'étendue de la banquise arctique[à gauche] est très réduite et les eaux de l'océan Arctique sont beaucoup plus chaudes que la normale en août 2019[à droite]. Sources d'images : Uni Bremen et DMI.)

Cependant, l'absence actuelle de systèmes météorologiques puissants qui ont un impact typique sur les glaces à cette période de l'année, comme des crêtes anticycloniques épaisses au-dessus du centre de l'Arctique ou des tempêtes majeures venant du sud, pourrait aider à maintenir au moins une partie de la glace. Néanmoins, avec tant de chaleur dans le système arctique et la glace de mer dangereusement mince à cette période de l'année, je m'en voudrais de ne pas dire que tout peut arriver d'ici la fin de la traditionnelle saison de fonte à la mi-septembre.

Sylvain Tesson : « Vivre mieux aujourd'hui consiste à échapper aux développements du progrès »

Miscellanées 29 août 2019

[Sylvain Tesson : « Vivre mieux aujourd'hui consiste à échapper aux développements du progrès » \(Le Monde\)](#)

Vivre avec la fin du monde 6/6. C'est un phénomène inédit dans l'histoire humaine : la vie s'invente à présent en faisant des pas de côté, loin de la modernisation, explique l'écrivain et aventurier. – Par Nicolas Truong

Entretien. Sylvain Tesson est géographe, journaliste et écrivain. Il est notamment l'auteur de *Sur les chemins noirs* (Gallimard, 2016) ; *Un été avec Homère* (France Inter-Ed. des Equateurs, 2018), et a obtenu en 2011 le prix Médicis essai pour *Dans les forêts de Sibérie* (Gallimard). Il partage sa vie entre les expéditions au long cours, l'écriture et la réalisation de documentaires d'aventure. Une expérience qui le conduit à alerter ses contemporains sur la dégradation de la Terre et la « starbuckisation du monde ».



Dans quelle mesure est-on passé de « l'usage du monde », tel que l'écrivain et voyageur Nicolas Bouvier pouvait en faire l'expérience, à l'usure du monde que vous observez ?

« *C'est une révolte ?* », demandait Louis XVI. « *Non Sire, une révolution !* » Pour le monde, ce n'est pas une usure, c'est une dégradation. Les rapports scientifiques se succèdent, formels : les espèces animales disparaissent, les sols s'érodent, les eaux s'acidifient. Parallèlement, les langues s'éteignent, les villes s'étendent, similaires. Dégradation d'un côté. Uniformisation de l'autre. « *Le divers décroît* », s'inquiétait l'écrivain Victor Segalen il y a 100 ans. La seule statistique qui prospère, c'est la démographie humaine. Notre espèce a pris le contrôle de la Terre, il y a 70 millions d'années.

La mondialisation historique a sa chronologie : industrialisation, massification, accélération, hypertrophie. S'ajoute un phénomène qui est l'effet des précédents : uniformisation des modes de pensée, des comportements, des formes urbaines, des paysages et des moyens de communication. Internet a constitué la parousie de ce mouvement globalisant. Il manquait une machine capable de réaliser la conformation absolue de l'homme à un modèle unique, rêve universaliste. Nous y sommes. Le digital est le doigt d'honneur de la technologie à la variété des cultures humaines. L'usure du monde, c'est cela : indifférenciation, fin du chatoiement, effacement de la mosaïque, règne de l'Unique, reproduction du même. Appelons cela la *starbuckisation* du monde.

Ce que chantait Nicolas Bouvier dans *L'Usage du monde* (Droz, 1963), c'était le contraire. La route de Bouvier offre ses présents : on se met au volant d'une voiture, sur un cheval, on part à la rencontre de ce qui n'est pas *soi-même*. Dans le monde de Bouvier, on rentre dans un paysage, on découvre des hommes, on respire un autre air, on ne soupçonnait rien. Le voyage, c'est l'expérience de l'autre, contraire de moi. L'*autre* véritable vous heurte, vous emporte ou vous indigne, mais au moins n'est-il pas votre reflet !

Mêmes commerces, mêmes trottinettes, même signalétique, même discours infantilisant des autorités, mêmes crèmes glacées. Cette monotonie assure l'écosystème de la consommation

Comment arpente-t-on des territoires abîmés ? Dans quel état parcourt-on une planète saccagée ? Et quel usage fait-on d'un monde usé ?

On ne les « arpente » pas. Le mot ne convient pas. « Arpenter » fait référence à la lenteur. Ainsi qu'à la mesure d'un monde limité, borné. L'arpenteur antique mesurait le monde pour dessiner la frontière. Même les dieux savaient qu'il faut contenir le monde. Il y a une stèle grecque du V^e siècle av. J.-C. qui représente Athéna méditant devant une borne.p

Un territoire uniformisé (la *marina* d'une île grecque, une banlieue de Turquie, ou le centre de Barcelone) n'autorise ni la lenteur ni la joie. Ces non-lieux « ouverts sur le monde » offrent un visage rassurant parce que reproductible, reconnaissable : mêmes commerces, mêmes trottinettes, même signalétique, même discours infantilisant des autorités (la langue de la Mairie de Paris), mêmes crèmes glacées. Cette monotonie assure l'écosystème de la consommation. L'expression de mon époque n'est pas « j'arpente » mais « j'essaierai de passer ». C'est ce que répondent les amis que vous invitez à dîner. Voilà notre usage du monde aujourd'hui : essayer de passer.

J'ai visité les ruines de Troie en présence d'archéologues turcs. La première chose qu'a trouvée Heinrich Schliemann en creusant le site dans les années 1870, c'était un rempart. L'homme mycénien vivait dans un âge d'arpenteur. Il tenait à se délimiter, se protéger, se séparer, se distinguer, se maintenir dans sa spécificité, et transmettre sa singularité. Il élevait des murs (percés de portes et de poternes, bien entendu, pour sortir et accueillir). Ce souci de la séparation (le philosophe Vladimir Jankélévitch appelle « séclusion » ce processus de conservation de l'organe par sa membrane séparatrice) n'était pas assimilable au rejet de l'autre mais indique une considération de soi. Le soin que l'on porte à se précautionner de l'autre indique l'intérêt que l'on porte à la conservation des différences.

La singularité des cultures est menacée par le globalisme. Pour qu'il y ait un *Devisement du monde* (le titre du récit de Marco Polo, 1298), il faut qu'il y ait une *division* de ce monde. « *Il y avait la diversité des étoiles dans les boues de la terre* », disait le poète Louis Aragon de la France (*La Diane française*, 1944). C'est une belle phrase : elle célèbre la diversité, mais souligne qu'il y a la réalité. C'est peut-être une très bonne nouvelle pour le commerce que l'humanité sorte de la séclusion et s'emploie à constituer un ensemble indifférencié. Mais on a le droit de se poser la question.

Est-ce le « monde qui se retire » ou bien l'humanité qui abandonne la terre ? Et en quoi cette dégradation est-elle également un « enlaidissement du monde » ?

La laideur, c'est quand tout se ressemble. Le neurologue Lionel Naccache décrit l'épilepsie cérébrale dans un livre très audacieux *L'Homme réseau-nable* (Odile Jacob, 2015). L'épilepsie est la soudaine diffusion dans le cerveau d'une impulsion univoque, pauvre en information et reproduite par la totalité du système neuronal. Le cerveau disjoncte, c'est la convulsion.

Naccache fait un parallèle avec nos sociétés modernes. « *L'un des facteurs de cette course vers la possible épilepsie du monde pourrait provenir d'une tendance de nos sociétés à se développer en produisant des versions dupliquées d'elle-même.* » La mise sous tension de l'humanité par les ordinateurs produira peut-être la convulsion générale. Songez ! Huit milliards d'individus, comme les neurones d'un cerveau sont connectés et s'échangent des informations de plus en plus banales, servies par une langue monotone, formatées par des tendances identiques. Paf !

Le cachot d'aujourd'hui s'appelle « les écrans ». Ils sont pires que les murs de la cellule. Ils s'élèvent partout. On ne les voit plus, on ne peut les abattre

Pourtant, on y trouve encore des chemins de traverse – notamment en empruntant en France les « chemins noirs » – et nombre de contemporains semblent soucieux de préserver leurs contrées de l'emprise technique, du désastre écologique et du développement économique effréné. Certains résistent même à des projets « d'aménagement du territoire », tunnels et lignes TGV, autoroutes, aéroports,

centres commerciaux ou d'enfouissement des déchets, parcs à thème... N'êtes-vous pas également l'observateur de cette grandissante volonté de préserver la vie ?

Oui, on assiste à de louables efforts pour préserver la vie. Comme chez Thomas Mann : le mourant lutte dans son transat (*La Mort à Venise*, 1912). Ce sursaut de l'agonisant s'accompagne d'un goût pour commémorer ce qui n'est plus, pour empailler ce qui se meurt. Est-ce notre destin ? Vivre devant le défilé de majorettes, dans un cabinet de curiosités ? Après les âges d'or, du bronze, du fer, il semble que nous entrons dans l'âge des musées. La fièvre des anniversaires est notre réponse au vide.

Cependant, je ne désespère pas ni ne « m'amertume ». Il y a des échappées possibles, à la portée de tous, il suffit d'avoir de l'imagination. On peut aller se promener dans les bois, vivre avec les ours comme le photographe Vincent Munier. On peut explorer les abysses comme le photographe naturaliste Laurent Ballesta. On peut grimper en solo les parois, comme Alex Honnold. On peut descendre le Danube à vélo comme Emmanuel Ruben, on peut créer des revues comme la bande de jeunes garçons de *Raskar Kapac*. Bref, on peut continuer à *aimer boire et chanter*, selon le bon principe viennois.

Pour cela, il faut chercher ses traverses, ses propres forêts, prendre la fuite, pousser la porte « entrée interdite ». Phénomène inédit dans l'histoire de l'homme : vivre mieux aujourd'hui consiste à échapper aux développements du progrès ! C'est ce que Samuel Adrian nomme « le syndrome Tom Sawyer » dans son récit de voyage (Editions des Equateurs, 240 pages, 19 euros).

Il faut préalablement nouer les draps pour s'échapper du cachot. Le cachot d'aujourd'hui s'appelle « les écrans ». Ils sont pires que les murs de la cellule. Ils s'élèvent partout. On ne les voit plus, on ne peut les abattre.

En quoi la dégradation du présent est-elle selon vous indissociable de l'oubli du passé et des chimères de l'avenir ? En quoi est-elle solidaire de la rhétorique des promesses politiques, des illusions religieuses et de la démiurgie technoscientifique ?

Il y a dans l'utopie politique, le messianisme religieux et le fétichisme technologique un ressort commun. Ces trois instances appellent à un monde meilleur plutôt qu'à la conservation de ce qui nous est donné en partage. *Révolution* pour les uns, *Vie éternelle* pour les autres, *Innovations* pour les troisièmes. C'est la même promesse différemment formulée que la vie se joue demain. Je crois le contraire. L'homme aime espérer, cela l'affranchit d'agir.

La promesse technologique est devenue une religion. Elle a son Vatican (la Silicon Valley), ses prêtres, ses objets de culte, sa petite pomme. Elle a son eschatologie. Le message est simple : ne vous inquiétez pas, le monde peut flamber, les innovations arrangeront tout. Certains hommes contestent ces fausses prophéties. Ils ne veulent pas être augmentés, ils renouent avec l'ordre, la tempérance, la simplicité. Le journaliste Fabrice Nicolino a lancé l'appel : « Nous voulons des coquelicots ». En d'autres termes, rendez-nous les moineaux de Paris avant de connecter les trottinettes.

Je crois à un usage du monde selon le principe de l'école buissonnière. Faire un pas de côté n'est pas la même chose que faire demi-tour

Où échouerait Ulysse aujourd'hui ?

L'Odyssée est l'histoire de la remise en ordre. Ulysse est un conservateur. Il rentre chez lui pour retrouver sa femme, récupérer son trône, cultiver à nouveau sa terre. Jankélévitch disait qu'il était « *casanier par vocation et aventurier malgré lui* ». C'était une manière pas très amicale de dire qu'il préférait l'enracinement aux sirènes de la nouveauté. Aujourd'hui, Ulysse serait peut-être un de ces malheureux immigrés chassés sur la mer. Il ferait ce que font certains réprouvés que j'ai rencontrés à Mossoul, à Alep, à Kaboul : il errerait, viendrait chercher secours en Europe puis rentrerait pour rebâtir sa vie et retrouver ses royaumes.

Et ne doit-on pas se méfier de l'idée – tout aussi illusoire que celle d'un avenir totalement numérisé – d'un retour au monde d'avant ?

Oui, le « c'était mieux avant » est aussi faible que le « vivement demain ». Je raisonne en géographe : je préfère imaginer un monde *d'à côté* plutôt que le *monde d'hier*. A côté de quoi ? A côté de la route qui mènerait du berceau au supermarché, puis du supermarché à l'Ehpad. Je crois à un usage du monde selon le principe de l'école buissonnière. Faire un pas de côté n'est pas la même chose que faire demi-tour : marcher, lire, grimper aux arbres, apprendre l'astronomie, que sais-je encore ? Dans quelques jours, je pars bivouaquer sur une montagne conquise par le premier alpiniste français en 1492 (le mont Aiguille). C'est la modernité !

« Songez à la chance inouïe de la génération qui disposerait de la fin du monde. C'est aussi merveilleux que d'assister au début, écrivait Jean Baudrillard dans ses "Cool Memories III, 1991-1995" (Galilée, 1995). Comment ne pas désirer cela de toutes ses forces ? Comment ne pas y contribuer par ses faibles moyens ? Etre là au début eût été fantastique. Mais nous sommes arrivés trop tard. Il ne nous reste que la fin. » Qu'est-ce vivre avec la fin du monde ? Et n'y-a-t-il pas une ivresse dans la sensation de vivre la fin des temps ?

Sûrement pas. Je ne trouve pas du tout enivrante la fin du monde. Le désordre et le délitement ne produisent rien de juste. Je revendique le droit au chagrin, au désespoir, au désaccord parfait, pas à la violence. Ces rêves de destruction créatrice sont les pétitions de principe de philosophes en déficit de sensation. Je ne crois pas « à l'ivresse dans la sensation de vivre la fin des temps ». C'est ce snobisme (plus « Verdurin » que « cool, ») qui entraîne certains penseurs à appeler la révolution et l'insoumission jusqu'au jour où la révolution est là, sous leur volet. Que font-ils alors ? Ils les ferment.

Retour de flamme pour le Gaz naturel

Laurent Horvath 2000watts.org 12 septembre 2019



Depuis la pression du réchauffement climatique, un féroce combat s'est engagé entre les différentes énergies fossiles. Leur survie, leur suprématie et leur légitimité dans les années à venir sont sur la table. Au menu, des centaines de milliards \$ de revenus annuels à se répartir.

Avec des coûts non-maîtrisés et refusant la transparence, l'industrie du nucléaire a fourni les clous pour fermer son propre cercueil. Aujourd'hui se trouvent, face à face, les charbonniers et l'industrie pétro-gazière pour un ultime combat.

Intimement lié, le pétrole et le gaz ne sont souvent que le recto et le verso de la même multinationale. Avec deux balles dans le barillet, l'industrie pétro-gazière s'offre le luxe de jouer sur deux tableaux. Elle thésaurise sur l'invincibilité du pétrole dans la mobilité et utilise le gaz pour attaquer en frontal le charbon plus proluxe en CO2.

Des mots pour changer la réalité

Dans la bataille de la communication et de la perception, le gaz s'est arrogé l'exclusivité de l'adjectif «*naturel*».

Le charbon a répliqué en s'affublant du très propre «*clean*». Aux USA, cette surenchère de mots frise la caricature. Ce printemps, le gaz de schiste est devenu «*Freedom Gas*» avec l'ambition d'offrir la liberté énergétique aux américains.

Quant au pétrole, il parade avec l'étiquette «*cheap*» (bon marché) qui lui va à merveille.

Au-delà des mots, les stratégestes du gaz avaient positionné leur poulain comme une alternative idéale pour le climat car moins carbonisée que le charbon. De facto, l'industrie se présente comme le sauveur de la transition énergétique. Il y a encore 3 ans, l'or bleu semblait avoir définitivement déclassé le charbon.

Mais l'évolution technologique a bouleversé ces plans. Désormais, de nouveaux capteurs et satellites repèrent, décèlent et mesurent les émissions de méthane notamment dans l'extraction et le transport du gaz naturel. Pour le climat, le méthane est 28 fois plus virulent que le CO₂ et il est devenu une priorité absolue. Ce qui était alors invisible et incalculable est en train de devenir le pire cauchemar de cette industrie.

Les fuites lors des forages, de l'extraction, des transports par gazoduc représentent 33% de l'augmentation mondiale de méthane. Sur les 17,8 millions de tonnes de méthane relâchées annuellement par les énergies fossiles, le gaz naturel : 5,5 tonnes et le gaz de schiste : 9,4 représentent le 85% alors que le pétrole, 1,6 et le charbon 1,3 arrivent loin derrière selon l'[étude du Dr. Robert W. Howarth](#) publiée le 14 août.

Dès 2016, l'Union Européenne abondait dans cette direction. La Commission avait publié [une étude](#) sur le remplacement des résidus de pétrole utilisés par la marine marchande par du gaz. Les résultats ont montré qu'il est climatiquement préférable d'utiliser la pire qualité de pétrole que du gaz.

Le monde à l'envers

Cette nouvelle donne lieu à une situation surréaliste. Donald Trump pensait donner un coup de pouce aux pétroliers. Il vient de proposer d'annuler les limitations dictées par Obama sur les émanations de méthane lors de l'extraction et la production de gaz.

Contre toute attente, le support à cette proposition est venu du lobby du charbon. L'occasion est trop belle pour enfoncer le clou. De manière surréaliste, l'opposition vient d'ExxonMobil, de Shell et de BP. Conscients du dégât d'image potentiel, les gaziers demandent une législation plus stricte.

Si aujourd'hui, la hausse de la production gazière mondiale se concentre aux USA, l'Arabie Saoudite et surtout la Russie arctique offrent un fort potentiel d'extractions tout aussi destructeur pour la planète.

Un remède pire que la maladie

Devant l'augmentation d'études scientifiques qui corroborent cette problématique, des voix s'élèvent pour demander l'interdiction du gaz.

En glissant tous les œufs dans le même panier, un grand nombre de pays ont fait confiance à l'industrie gazière pour effectuer leur transition énergétique en attendant une montée en puissance des énergies renouvelables. Avec effarement et choc, on découvre que le remède est pire que la maladie.

Si les cachoterics ont nui au nucléaire et généré quelques accidents localisés, celles du gaz se révèlent coupables. Coupable de n'avoir rien dit alors le lobby avait identifié ce problème depuis des années et coupable de nous avoir mis dans une situation énergétique et climatique kafkaïenne.

L'effondrement plutôt que la décroissance

Publié par [Harvey Mead](#) le 10 Sep 2019

La fin de semaine du 7-8 septembre à Montréal était consacrée à un colloque constituant une sorte de suivi du [Festival de la décroissance conviviale](#), cela avec plus d'une centaine de participants. Il s'agissait de faire un pas plus loin, en ciblant, avec le titre et [le programme](#), «L'effondrement: Fin d'un monde, construire un nouveau», la vision d'une décroissance qui ne se fera pas de façon planifiée et structurée. La première journée cherchait à comprendre les composantes de l'effondrement qui semble inéluctable, et la deuxième à imaginer le nouveau monde qui viendra.

En dépit des apparences

J'étais [conférencier](#) pour lancer la réflexion pour la première journée et j'insistais sur la pertinence du travail des informaticiens de *Halte à la croissance* qui projetaient – je propose avec raison – que l'effondrement ne viendra pas des crises qui semblent les plus apparentes, dont les changements climatiques et la pauvreté, font l'objet d'une couverture constante des médias, mais d'un déclin dans l'approvisionnement en pétrole de notre énorme et complexe système de production industrielle pendant la prochaine décennie.

Nouveauté dans ma présentation, reprenant le cœur de la première partie de mon livre *Trop Tard*, est la contribution d'[une analyse approfondie par la banque HSBC](#) (autrefois Hong Kong Shanghai Bank of Commerce) datant de 2017 et qui met à jour, avec les mêmes résultats, les projections de 2012 de l'Agence internationale de l'énergie que j'utilise dans le livre: les gisements de pétrole conventionnel actuellement exploités vont diminuer de peut-être la moitié d'ici 2030 (Figure 1).

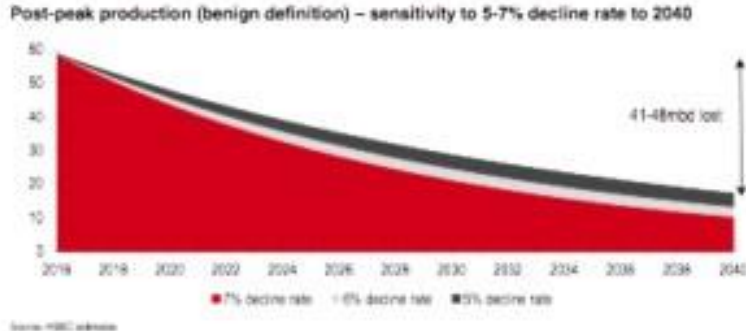


Figure 1, une variante de la figure dans mon dernier article. HSBC a fait en 2017 une analyse en profondeur de l'ensemble de la production mondiale de pétrole, pour aboutir à la conclusion qu'un déclin est imminent et presque inévitable; le graphique part du potentiel où 81% des gisements actuels sont en déclin, ce qui indique une baisse d'environ la moitié de la production actuelle, qui se situe à environ 91 millions de barils par jour (mbd). Il s'agit d'une sorte de mise à jour du graphique tiré des données de l'Agence internationale de l'énergie qui se trouve à la page 145 de mon livre.

Comment aborder le défi?

Comme je cherchais à suggérer dans la réflexion du [dernier article](#) du blogue, le constat global est tel que les gestes concrets pour éviter l'effondrement semblent n'avoir aucun impact, tellement l'inertie est devenue forte, et des gestes pour nous préparer pour ce qui s'en vient sont extrêmement difficiles à cerner, comme la journée de dimanche a bien montré. La rencontre s'est terminée avec une présentation de [Francis Dupuis-Déri](#) sur l'intérêt de l'action directe, prenant différents exemples du mouvement anarchiste plutôt récents.

J'ai bien eu l'impression que mes courts commentaires sur les manifestations qui sont planifiées pour septembre contre la paralysie face aux changements climatiques, à l'effet qu'elles sont en continuité avec ce qui dure maintenant depuis un demi-siècle et qui par son échec nous a laissés face au mur de l'effondrement, n'étaient pas perçus comme très conviviaux par plusieurs. En fait, je ne m'y oppose certainement pas, cela stimulant l'engagement, mais elles ne donneront pas plus que leurs prédécesseurs.

J'aurais pu ajouter que ces manifestations ciblent justement un défi qui n'est pas celui qui sera central dans les prochaines années – en dépit de ses impacts déjà énormes –, soit le déclin des réserves en pétrole conventionnel face à notre insatiable demande toujours en croissance et qui ne paraît tout simplement pas, cela peut-être parce que les pétrolières et toute la communauté économique qui gravite autour se montrent aussi incapables que les politiciens (voire les environnementalistes) à saisir la situation et les gestes qui s'imposent face à elle.

Je souligne à cet égard [l'intervention sur le blogue de Raymond Lutz](#) rendant personnelles les difficultés du positionnement de bon nombre de participants au colloque. Dans les jours suivant le colloque de Montréal, j'ai eu l'occasion de collaborer au tournage d'un balado avec Marisol Drouin, écrivaine en résidence à la Maison de la littérature logée à l'Institut canadien à Québec. Marisol avait publié son premier roman *Quai* [31http://www.livres-bq.com/auteur/52-marisol-drouin.html](http://www.livres-bq.com/auteur/52-marisol-drouin.html) en 2011 qui cherchait à fournir l'imaginaire d'un refuge climatique.

Le thème de sa résidence est l'effondrement, rien de moins, et le défi qu'elle décrit pour l'imaginaire de son deuxième roman *Je ne sais pas penser ma mort* semble similaire à celui de trouver des façons de s'insérer dans l'imaginaire de l'effondrement – je vais le lire! La Maison va utiliser le balado dans le cadre du Festival Québec en toutes lettres, qui tient cette année sa 10^e édition sous le thème *Pour la suite du monde*, en octobre. Voilà des efforts, je crois, d'imaginer le défi de l'effondrement, par comparaison aux efforts qui continuent à contrôler les dérapages du système actuel.



Bon sang ! Mais où est Greta Thunberg ? L'eau radioactive de Fukushima va être déversée dans l'océan

Publié le 12 septembre 2019 à 15:30:26 / [27 commentaires](#) / 1 766 vues

Le ministre japonais de l'Environnement a annoncé ce mardi que l'eau radioactive de Fukushima allait devoir être déversée directement dans l'océan... Lire la suite

MONDE ENERGETIQUE

13 Septembre 2019 , Rédigé par Patrick REYMOND

Ou l'art de faire prendre des barils de pétrole [pour des éoliennes](#).

Les énergéticiens européens, vont, paraît-il, bien. Ils distribuent du dividende, à foison, et leurs résultats sont excellents.

Suis-je autorisé à venir braire dans la conversation ? Bon, même si on me dit non, je vais quand même dire mon sentiment. 18 milliards de bénéf, autant de distribution de dividendes et 260 milliards et plus d'endettement, ça ne fait pas partie, particulièrement, d'une "bonne gestion". Ni de "contexte favorable". Le bénéfice n'a plus aucun intérêt d'être. Intégralement distribué, c'est une charge, entraînant des flux de trésoreries stupides.

En un mot, ils se baffrent, sans souci de l'avenir.

[Le prix de l'électricité](#) va exploser, nous prévient on. Sans doute, comme nous dit Monot, "l'Europe", ne survivra pas à la crise monétaire.

[EDF d'ailleurs](#), qui signale des problèmes sur ses réacteurs, c'est la faute à Framatome et ses soudures de merde. Plafonnement technologique et recul. Notre JSF, notre 737 Max, notre Titanic et nos dreadnoughts.

Mauvais, mauvais.

NIOUZES DU PETROLE 12 SEPTEMBRE 2019

Visiblement, les nuages noirs s'accumulent sur le front du pétrole.

[D'abord](#), depuis janvier, le reflux de la consommation de pétrole indique une crise profonde. Une baisse de 800 000 barils par jour, c'est considérable.

[Toujours aux USA](#), les effectifs dans le secteur pétrolier est en train d'être durement secoué.

Même "Le Point", "pointe" [le problème](#), tout en faisant de l'humour. *"Pétrole de schiste, la fin de l'eldorado ? . La production américaine de brut se tasse parce que le pétrole de schiste devient moins rentable"*

D'abord, il faut bien préciser que JAMAIS, le pétrole de schiste n'a été rentable. Ce n'est qu'un "encore un instant, monsieur le bourreau", pour le système économique US. D'ailleurs, sur la production "classique", il n'y a pas, non plus de rentabilité sur la plupart des puits, qui sont subventionnés par des primes au forage, et des primes aux puits marginaux. Sans ces 2 paramètres, la production ne dépasserait sans doute t'elle pas les 500 000 barils. "Fin de l'Eldorado" ? Oui, certainement, parce que jamais personne ne l'a découvert et que ceux qui l'ont cherché sont morts, devenus fous, ou ont été pendus...

On retombe sur le problème signalé. Le pétrole est trop cher pour ses utilisateurs, et trop peu pour ses producteurs, qui ont pris d'autres habitudes depuis longtemps. La production vénézuélienne ou arabe ne poserait aucun problème s'ils vivaient comme en 1920 ou en 1950, en étant le même nombre.

CHANGEMENT DE BRAQUET

En Allemagne. Les débiles de gouvernants teutons sont similaires à ceux qui jadis, gouvernaient l'Alberta. Très apte à dire aux autres de faire des efforts, de travailler plus, j'en passe et vous pouvez compléter.

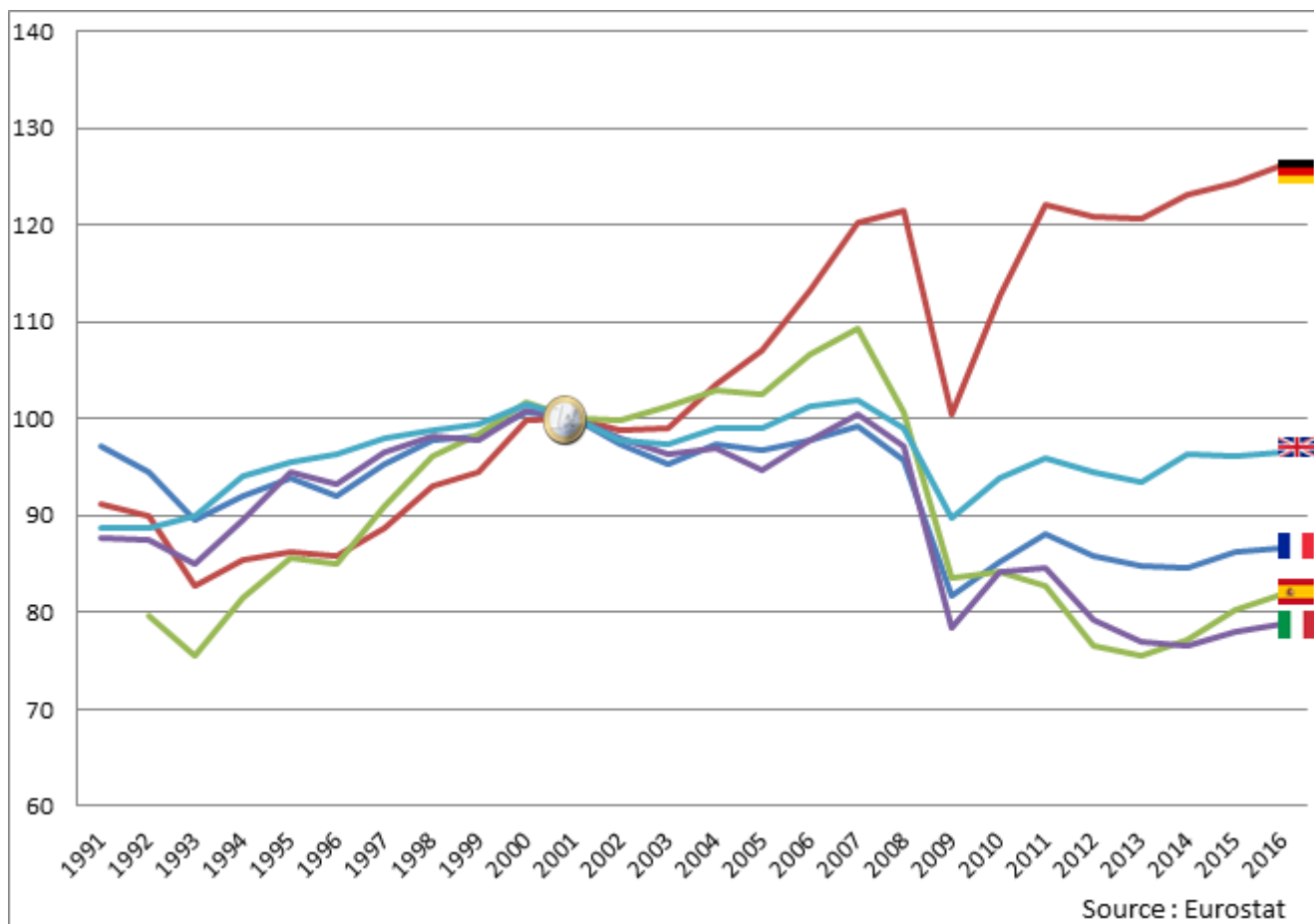
Ben, maintenant que les affaires ont une certaine tendance à l'effondrement, [la mocheté de chancelière](#) trouve que l'austérité, c'est assez.

L'éternel "faites ce que je dis..." Dont sont coutumiers les allemands, notamment en matière monétaire, et leur aptitude à faire faillite quand ils sont endettés, et près de leurs sous quand ils sont créanciers. De vrais parrains, ou plutôt, dans le cas allemand, de vrais kapos.

On voit une chute très sévère de la production industrielle allemande depuis 2019, à mettre en relation avec la chute de la consommation pétrolière européenne.

[Il suffisait d'un ch'ti](#) - 6.2 % sur l'année précédente pour rendre les durs considérablement plus mous. Mais on est rassuré, Estonie, Lettonie et Lituanie progressent (avec Malte !). Bon, plus que 50 ans comme ça, et ils rattraperont leur niveau de 1989.

Quand à dire que c'est sensé ce que dit Sannat, il y a un pas. En effet, une bagnole n'a beau servir que 10 % de son temps, ceux qui s'en servent s'en servent, justement, tous en même temps. On appelle ça un bouchon.



Bon on peut observer que la [brillante](#) "reprise" n'était pas franchement au rendez vous. Seule [l'Allemagne](#) s'en était sortie, et finalement, elle rejoint le lot commun. Celui d'avoir une monnaie surévaluée, et des clients qui s'enfuient à toutes jambes.

[PELE MELE DU 13 SEPTEMBRE 2019](#)

- La Franceeuuuh refuse le libra. Seul problème, c'est qu'il n'y a pas la possibilité [de l'interdire](#). On va interdire les cartes carrouf ?

- EDF scindé en 2 entités ? C'est pour mieux [augmenter les tarifs](#), mon enfant. Petite erreur dans le libellé : " le tarif de l'électricité risque fort d'augmenter". Lire ; "le tarif de l'électricité risque d'augmenter fort". Voilà, je préfère mettre les choses en ordre. Et pour finir, il faut remplacer le mot "risque", par le mot "Va" et on aura le ton juste : "Le tarif de l'électricité va augmenter fort". Quelqu'un conteste ?

- [Sannat nous dit](#) : "il y aura toujours des retraites versées". C'est vrai. Au moment de la révolution, le tout premier régime donnait comme allocation de quoi acheter une tonne de pain par an. Quand à la retraite par capitalisation, cela a toujours été de l'escroquerie, depuis le "grand parti", de 1559 (emprunt d'état) où les veuves portaient leur douaire. Après, le taux d'intérêts promis n'a engagé que ceux qui l'attendait, et le remboursement ne se fie jamais, jusqu'à ce que Sully rembourse 50 millions de livres sur un milliard de dette, une livre, qui, entretemps avait été divisée par 12.

- [Bien entendu](#), depuis que les bredins allemands sont dans la M... ouise, jusqu'au cou, [l'accélération](#) des rotatives de la BCE est une évidence, déjà que l'encours de la BCE était passée de 500 milliards à 5000 depuis

2008. Pour ce qui est de l'hélicoptère monétaire, je veux bien le recevoir chez moi, et il peut me livrer un plein camion de palettes de billets. Je me sens tout à fait apte à me sacrifier pour le bien commun et tout dépenser.

- [Manipulation](#), toujours, pour le brexit. Il y a des risques de pénuries ? Et de marché noir ? Risques de pénuries, moi, je ne savais pas que les godons avaient dynamités leurs ports et posés des mines dans leurs eaux territoriales. Quand à la contrebande, elle existe depuis que la grande godonnerie est une île.

- [Grève à la Ratp](#) ? Jamais la ministre n'a autant mérité son prénom.

- [Les professionnels](#) de l'immobilier, ou "sempiternelles pleureuses" veulent défendre leurs intérêts, qui est de continuer à bâtir sans fin ni but, pour fournir aux archéologues de 2200 un travail fou.

- [redécouverte](#) de l'eau chaude. Il paraît que plus on est au sud, moins on consomme pour le chauffage. Je me sens déjà moins con devant cette grande leçon de vie.

- [Trump](#), visiblement, veut pêter la tronche du président de la réserve fédérale. Je trouve l'idée pas mauvaise. Bien que personnellement, je penserais que l'usage du pic à glace sur toute personne revendiquant la qualité de banquier central serait plus dans la lignée historique. De toute façon, pour faire ce qu'ils font, un simple ouvrier typographe suffit.

On voit donc, que le progrès est en marche et que nous vivons une époque formidable.

CARROUF EN EMBUSCADE

Pour Cajino...

[On voit très bien](#) la fin d'époque, et les [mentalités](#). Ils pensent que marier 2 [grands malades](#), ça va faire quelqu'un en bonne santé.

Le groupe Cajino a été totalement démolé par la Finance, malgré une forte rentabilité. On veut remettre le couvercle, et on imagine, au nom de la concurrence, le séisme que cela va poser dans le maillage. Et ne nous leurrions pas, il y aura beaucoup de fermetures sèches.

SECTION ÉCONOMIE



La Deutsche Bank prédit l'effondrement financier de l'Europe

Publié le 13 septembre 2019 à 12:00:27 / 5 commentaires / 961 vues

La Banque centrale européenne a rendu son verdict ce jeudi 12 septembre, annonçant qu'elle abaissait encore une fois son taux sur les dépôts. Des mesures qui «ruinent... Lire la suite

La BCE relance son QE, l'or grimpe

Publié le 13 septembre 2019 à 11:30:15 / 1 commentaire / 631 vues

La Banque centrale européenne vient de dévoiler un paquet de mesures visant à soutenir l'économie de la zone euro. décisions #BCE- taux #négatif facilité... Lire la suite



Marc Fiorentino: "Tout cet argent qui est déversé par les banques centrales alimente la hausse des actions et de l'immobilier !! On est dans des conditions de bulles !!"

Publié le 13 septembre 2019 à 10:00:05 / 3 commentaires / 480 vues

Réunion très attendue de la BCE ce jeudi, émission par Apple de 7 milliards d'obligations sur les marchés, accroissement du stock de dettes des

entreprises US :... Lire la suite



Bernard Monot: "L'union européenne ne survivra pas au Méga Krach financier qui se profile !"

Publié le 12 septembre 2019 à 20:19:59 / 20 commentaires / 18 650 vues

L'ancien député européen, Bernard Monot, publie "un réquisitoire implacable contre les échecs de Bruxelles" et annonce l'approche d'un... Lire la suite



La Russie n'a plus aucune dette !!!

Publié le 13 septembre 2019 à 13:30:45 / 2 commentaires / 310 vues

Au 1er août 2019, l'actif net présentait un solde positif équivalent à 1,25% du produit intérieur brut (PIB) attendu pour 2019. A titre de comparaison, l'endettement... Lire la suite

La Deutsche Bank prédit l'effondrement financier de l'Europe

Le 13 Sep 2019 à 12:00:27 / 5 Commentaires / 985 vues

3 0 Noter



La Banque centrale européenne a rendu son verdict ce jeudi 12 septembre, annonçant qu'elle abaissait encore une fois son taux sur les dépôts. Des mesures qui «ruinent le système financier», selon le PDG de la Deutsche Bank.

La baisse par la Banque centrale européenne (BCE) de son taux sur les dépôts, à 0,50%, est un lourd fardeau pour les établissements financiers et de crédits et leurs clients, a affirmé le PDG de la Deutsche Bank, Christian Sewing. «À long terme, ces taux bas ruinent le système financier», a-t-il affirmé.



La Fed devrait réduire ses taux à nouveau plus tard ce mois-ci Mac Slavo 12 septembre 2019 SHTFplan.com

Les marchés s'attendent à ce que la Réserve fédérale baisse à nouveau les taux d'intérêt lors de sa réunion des 17 et 18 septembre. "L'économie se porte bien, mais non sans risque et incertitude", a déclaré le président de la Fed de New York, John Williams, dans un discours prononcé mercredi. "Notre rôle est de naviguer dans une perspective complexe et parfois ambiguë pour maintenir la croissance et la vigueur de l'économie."

La deuxième baisse de taux d'un quart de point pourrait survenir à peine deux mois après la baisse des taux par la Fed en juillet. Selon CME Group, les investisseurs placent une probabilité de 90 % sur une baisse de taux d'un quart de point de pourcentage et une probabilité de 10 % sur une baisse plus importante, d'un demi-point.

M. Williams a déclaré que l'incertitude accrue sur les marchés mondiaux exigeait "de la vigilance et de la flexibilité", tandis que M. Powell a cité une croissance mondiale plus faible, une incertitude commerciale et une inflation modérée lorsqu'il a amené ses collègues en juillet à réduire les taux d'intérêt à leur niveau actuel entre 2 et 2,25%. Il a qualifié cette décision d'ajustement de milieu de cycle, ajoutant que ce n'était pas nécessairement le début d'un "long cycle de coupe", selon le Wall Street Journal.



Donald J. Trump  @realDonaldTrump · Sep 11, 2019 

The Federal Reserve should get our interest rates down to ZERO, or less, and we should then start to refinance our debt. INTEREST COST COULD BE BROUGHT WAY DOWN, while at the same time substantially lengthening the term. We have the great currency, power, and balance sheet.....



Donald J. Trump  @realDonaldTrump

....The USA should always be paying the the lowest rate. No Inflation! It is only the naïveté of Jay Powell and the Federal Reserve that doesn't allow us to do what other countries are already doing. A once in a lifetime opportunity that we are missing because of "Boneheads."

♥ 44.4K 6:42 AM - Sep 11, 2019 

💬 15.2K people are talking about this 

Récemment, le président Donald Trump a tweeté son soutien à des taux d'intérêt nuls ou négatifs, qualifiant ceux de la banque centrale de "boneheads" pour ne pas avoir déjà complètement dévalué le dollar. Il semble que c'est maintenant une course pour voir quelle monnaie fiduciaire vaudra le moins le plus vite.

Le président de la Fed de Minneapolis, Neel Kashkari, a déclaré que les banques centrales doivent être prêtes à utiliser la politique monétaire pour combattre la guerre commerciale de Trump. Dans des remarques publiques, mercredi, Kashkari a déclaré : "La politique monétaire n'est pas un bon outil pour réparer les torts causés par la guerre commerciale ", a-t-il ajouté, tout en ajoutant que les fonctionnaires devaient être prêts à l'utiliser de toute façon.

Le Wall Street Journal a ajouté que le président de la Fed de St. Louis, James Bullard, souhaitait que la Fed abaisse ses taux de manière plus agressive avec un mouvement d'un demi-point. "Nous avons assisté à un grand mouvement inter-réunions dans le domaine des obligations. Les marchés s'attendent à beaucoup moins d'inflation et à beaucoup moins de croissance que la Fed ", a déclaré M. Bullard dans une entrevue mercredi. "Nous devrions prendre un signal " des marchés obligataires qui indique que " notre taux est trop élevé ", a-t-il dit. "Je crains que notre taux directeur ne soit supérieur à tous les autres. Ce n'est pas un bon endroit pour la Fed."

« BCE: accélérez les rotatives ! »

par Charles Sannat | 13 Sep 2019



Mes chères impertinentes, mes chers impertinents,

Haaaaa... que c'est bon, miam, miam, du pognon, du blé, du flouze, de l'argent qui coule à flots, toute cet oseille quelle merveille.

Comme prévu, nous arrivons au point où nous constatons ce que je dis et écris depuis des années.

Résumons.

Il n'y a pas de croissance et les facteurs déflationnistes qui structurent l'économie mondiale sont tels, que nous ne pouvons plus croître.

Or, dans un économie qui accumule sans cesse toujours plus de dettes, les dettes ne peuvent être remboursées que grâce aux promesses de croissance économique future.

Pas de croissance = pas de remboursement de dettes.

Si les dettes ne sont pas remboursées c'est la faillite.

Pas drôle la faillite.

Du coup, que reste-t-il comme possibilité pour écarter la faillite ?

L'impression monétaire.

C'est vieux comme le monde.

Que se passe-t-il au bout du compte ?

La même chose qu'à chaque fois, à savoir une crise monétaire.

Elle peut être à l'Argentine, à la Russie, à la Mugabe, ou à la Venezuela.

Il y a une quantité de formules possibles pour une crise monétaire.

La BCE met toutes les rotatives sur « on » !

Lors de sa réunion d'hier, le conseil des gouverneurs de la Banque Centrale Européenne la BCE a pris plusieurs décisions.

1/ Redémarrage de son programme de rachats d'actifs au rythme mensuel de 20 milliards d'euros, à partir du 1er novembre prochain.

2/ Baisse du taux sur les dépôts déjà négatifs de -0,40% à -0,50%.

3/ Affirmation officielle que la BCE poursuivra ce programme de rachats d'actifs et de taux négatifs aussi longtemps que nécessaire...

Depuis 2015, la BCE a déjà injecté sous forme de rachats d'actifs appelé « QE » pour « Quantitative Easing », 2.600 milliards !!

Trump hurle à la mort...



Trump qui a le sens de la formule explique donc que nous, Européens, nous sommes payés pour emprunter, tandis qu'aux Etats-Unis, ils payent pour emprunter (ce qui est somme toute normal).

Du coup Trump, veut lui aussi son argent gratuit.

Il faut dire que nous sommes dans un système de changes flottants où les monnaies sont cotées les unes par rapport aux autres. Si en Europe nous faisons n'importe quoi le dollar va faire comme la petite bête, il va monter, monter, monter et chatouiller Trump.

Mais, si nous faisons tous n'importe quoi en même temps... cela ne se voit pas. Cela s'annule !

C'est la grande nouveauté du système monétaire actuel qui donne l'illusion du « va bien » puisque tout le monde fait n'importe quoi.

La FED ne peut donc plus monter ses taux avec une Europe qui les baisse de plus en plus sinon le dollar explosant à la hausse va saper la productivité américaine.

Pour le moment, tout le monde n'a pas encore compris ni saisi les implications de ce qu'il se passe, mais l'avenir est déjà, dans ses grandes lignes totalement écrit.

Nous allons tuer et « finir » nos monnaies actuelles avant de faire émerger un nouvel ordre monétaire.

Rien ne dit que nous aurons une monnaie mondiale ou plusieurs monnaies. C'est en réalité aussi tout l'enjeu du combat actuel entre mondialistes et souverainistes.

Les premiers veulent une gouvernance mondiale, un monde sans plus aucune barrière et une monnaie internationale et in fine la fin des nations et que nous soyons tous des citoyens-du-monde !

Les seconds pensent que la démocratie et l'intérêt des peuples ne peuvent être défendus que dans le cadre national.

Ces deux visions sont irréconciliables.

Au bout du compte et parce que l'économie n'est que l'intendance du politique, c'est la vision politique qui va gagner ce combat idéologique qui va conditionner la forme de crise monétaire que nous allons vivre.

Soit nous aurons l'effondrement des monnaies actuelles et l'émergence d'une monnaie internationale, soit nous aurons un effondrement monétaire avec un retour à de multiples monnaies nationales.

Dans tous les cas nous aurons la crise monétaire. Elle est inéluctable. C'est sa forme qui est encore imprévisible.

C'est pour cela que plus que jamais vous devez poursuivre votre accumulation d'actifs tangibles et de biens réels.

Il est déjà trop tard, mais tout n'est pas perdu. Préparez-vous !

Merkel à la rescousse alors que la production industrielle recule encore dans la zone euro

La production industrielle a encore diminué de 0,4% dans la zone euro pour le mois de juillet après avoir déjà baissé de 1,4% au mois de juin 2019.

D'après Eurostat, d'une année sur l'autre, la production est en repli de 2%, avec un ralentissement nettement plus fort que prévu puisque l'on prévoyait une baisse de 0,1% pour Juillet et 1,3% en glissement annuel.

Il faut dire que dans l'usine du monde de fabrication de voitures à savoir l'Allemagne, les choses s'avèrent compliquées... puisque les voitures c'est un modèle économique en pleine mutation avec un immense changement des usages conduisant au fait de ne plus être propriétaire de sa voiture mais d'utiliser la location ponctuelle ou des services de transports comme Uber.

Pour les personnes privées, 90% du temps de leur voiture est passé à l'arrêt dans un garage. Le taux d'utilisation de la voiture personnelle est très faible. Du coup l'usage va considérablement changer et le nombre de voitures finira par être divisé par 10.

Merkel, va donc aller aider son industrie automobile en pleine « révolution ».

Il aura fallu attendre que l'Allemagne souffre également à son tour, pour que la BCE cesse enfin les politiques d'austérité stupides qui font souffrir les plus fragiles sans que cela ne présente un intérêt ou un avantage macro-économique.

A Francfort, Merkel promet d'aider une industrie auto en pleine "révolution"

AFP • 12/09/2019 à 14:26



La chancelière allemande Angela Merkel admire une Mercedes Vision EQS à l'ouverture du salon automobile de Francfort, le 12 septembre 2019 (AFP / Tobias SCHWARZ)

Une "révolution" en cours dans un climat morose: Angela Merkel a promis d'aider une industrie automobile confrontée à des défis "herculéens" et qui doit regagner la confiance du public, ébranlée par le "dieselgate".

La chancelière a ouvert officiellement jeudi le Salon automobile de Francfort (IAA), l'occasion d'adresser plusieurs messages à cette industrie-phare en Allemagne.

Charles SANNAT

Il y aura toujours des retraites versées. Vraiment ?

Antoine Bozio, directeur de l'Institut des politiques publiques part en guerre contre l'idée qu'il pourrait ne plus y avoir de retraites demain en France !

« Du coup, dire qu'il n'y a plus de retraites alors qu'on va continuer, après la réforme, de dépenser un montant de l'ordre de 14 points de PIB, c'est foncièrement problématique. Pourquoi ? Parce que c'est partagé par un certain nombre de nos concitoyens. Ils se disent : « On fait des réformes, on continue d'en faire, mais moi quand j'arriverai à l'âge de la retraite, il n'y aura plus d'argent, c'est un coffre qu'on a vidé. »

Pour lui nous dépensons 14% de notre PIB pour payer les pensions ce qui est vrai.

Il dit que si nous continuons à dépenser 14% de notre PIB il y aura toujours des pensions de retraites ! Ce qui est vrai !!

Mais ce qui est faux potentiellement c'est tout le reste !!!

Le financement des retraites ne peut pas se résumer qu'à un pourcentage de PIB !!

Pour permettre la réflexion de tous voici quelques pistes.

Tout d'abord, le PIB pourrait ne pas rester le même ! Imaginez que le PIB soit divisé par deux comme en Grèce (je force un peu c'est pour simplifier). 14% de 2000 milliards ça fait 280 pour payer les pensions, mais 14% de 1 000 cela ne fait plus que 140... il y aura bien des retraites, mais pas franchement du même niveau !

Ensuite, c'est la base de perception !! Les retraites ne sont pas financées par un prélèvement de 14% sur notre PIB mais sur la masse salariale... s'il n'y a plus de salaires payés, ni de charges sociales versées qui va payer les retraites ?

Il est donc assez vrai de dire qu'il y aura vraisemblablement toujours une forme de retraite minimale versée, mais rien ne dit que les pensions futures soient aussi généreuses que les pensions actuelles.

Ce n'est évidemment pas avec ce genre de raisonnement que l'on protégera efficacement notre système de pension par répartition, qui est le seul réellement valable car les systèmes par capitalisation, dans un monde de taux 0 ou négatifs, ne peuvent en aucun cas assurer le rendement suffisant nécessaire pour verser une pension durablement.

Charles SANNAT Source [France Info ici](#)

La France refuse la monnaie Libra de Facebook en Europe

La monnaie numérique de Facebook, enfin son projet de monnaie numérique continue à faire couler beaucoup d'encre.

Le ministre de l'économie Bruno Lemaire est revenu dessus à l'occasion de l'ouverture d'une conférence de l'OCDE.

« Je veux le dire avec beaucoup de clarté : dans ces conditions, nous ne pouvons pas autoriser le développement de la Libra sur le sol européen ».

« Toute défaillance dans le fonctionnement de cette monnaie, dans la gestion de ses réserves pourrait créer des désordres financiers considérables ».

« La souveraineté monétaire des Etats est en jeu ».

Voilà pour l'essentiel de ces déclarations ministérielles.

Il est évident que si on laisse à une entreprise privée la possibilité de battre monnaie à terme, on lui confère un pouvoir exorbitant d'autant plus que Facebook dispose comme les GAFA au sens large de suffisamment de clients captifs pour atteindre une masse critique d'échange.

On pourrait également dans un monde qui pousserait la logique jusqu'au bout de laisser libre le pouvoir de création monétaire, mais vu ce que rapporte l'argent, il me semble peu probable que ceux qui détiennent cet immense source de domination la cède sans se battre !

Charles SANNAT

La Russie n'a plus aucune dette !!!

Au 1er août 2019, l'actif net présentait un solde positif équivalent à 1,25% du produit intérieur brut (PIB) attendu pour 2019.

A titre de comparaison, l'endettement de l'Etat français oscille entre 98 et 99% du PIB, celui du Japon est de plus de 250% et aux Etats-Unis plus de 105 !

La Russie accumule des réserves d'or importantes,

La Russie vend son pétrole et son gaz ce qui lui rapporte des devises et fait d'elle un important exportateur.

La Russie, enfin n'a plus de dette et même un excédent financier de 1.25% de son PIB !

C'est ce que l'on peut appeler une saine gestion financière et une gestion qui évidemment permet une indépendance financière et donc donne les moyens à la Russie de son indépendance nationale puisqu'elle ne dépend pas des marchés.

C'est à ce résultat que les sanctions européennes et américaines ont abouti.

C'est un résultat économique assez remarquable et nous renvoie en tous points à la gestion gaullienne des finances de la France.

Logiquement le potentiel d'appréciation du rouble russe est très conséquent bien que risqué !!! Paradoxalement, le rouble vaut intrinsèquement nettement plus que l'euro.

Enfin, quand un pays n'a pas de dette, il n'est pas possible d'acheter des obligations russes, puisque la Russie n'a pas besoin d'en émettre !!

Surprenant n'est-ce pas ?

COURS EURO/ROUBLE RUSSIE

Consultez les informations sur le cours Europe (Euro) - Russie (Rouble) : taux de change EUR / RUB , graphique historique, dernières actualités, ...



Charles SANNAT

Ils ont tout raté depuis 2008!

Bruno Bertez 13 septembre 2019

En 2015/2016 le Système a failli sauter une fois de plus.

Les institutions internationales étaient noires comme l'encre face au ralentissement déflationniste et face au risque d'éclatement de la bulle chinoise reflété par la faiblesse du Yuan et les sorties de capitaux.

L'éclatement de la bulle chinoise risquait de contaminer les émergents, les matières premières, le pétrole, puis allait se transmettre aux pays développés.

La hausse du dollar et la raréfaction du « dollar » externe était la menace suprême.

Il fallait stopper l'engrenage, ce qui fut fait secrètement grâce à la clairvoyance de Yellen qui, par téléphone mit en place une reflation concertée concrétisée lors du sommet de Shanghai.

Baisse du dollar, création de crédit tous azimuts, reprise en mains des cours du pétrole, sauvetage des producteurs de commodities etc. Ceationde credit et de monnaie sans précédent en Chine. Lutte contre les sorties de capitaux et surtout blocage des lois du marché.

Ce fut une réussite car l'ensemble était cohérent, bien coordonné et les différents blocs coopéraient encore.

Nous avons dès le premier jour indiqué que cela allait durer au mieux 18 mois.

Nous avons eu raison et au fil des mois on a vu la conjoncture s'étioler à nouveau.

Pendant ce temps les incapables professionnels que sont les banquiers centraux sont tombés dans le piège: ils ont cru au retour de la croissance durable, ils ont eu peur de l'inflation(!!!) et ils ont décrété que l'on pouvait stopper les stimulations.

Ah les braves gens!

Bien entendu c'était une erreur fondée sur une illusion car aucun des problèmes fondamentaux n'était résolu, pas plus la suraccumulation du capital, que l'érosion du taux de profit ou que l'excès de dettes et encore moins le problème lancinant de la liquidité internationale en « dollars »

Ils ont resserré, ils ont monté le taux, contracté la taille des bilans de banques centrales, et la Fed a monté le taux directeurs réel, l'IOER. Ils ont annoncé la fin des largesses « en autopilote ».

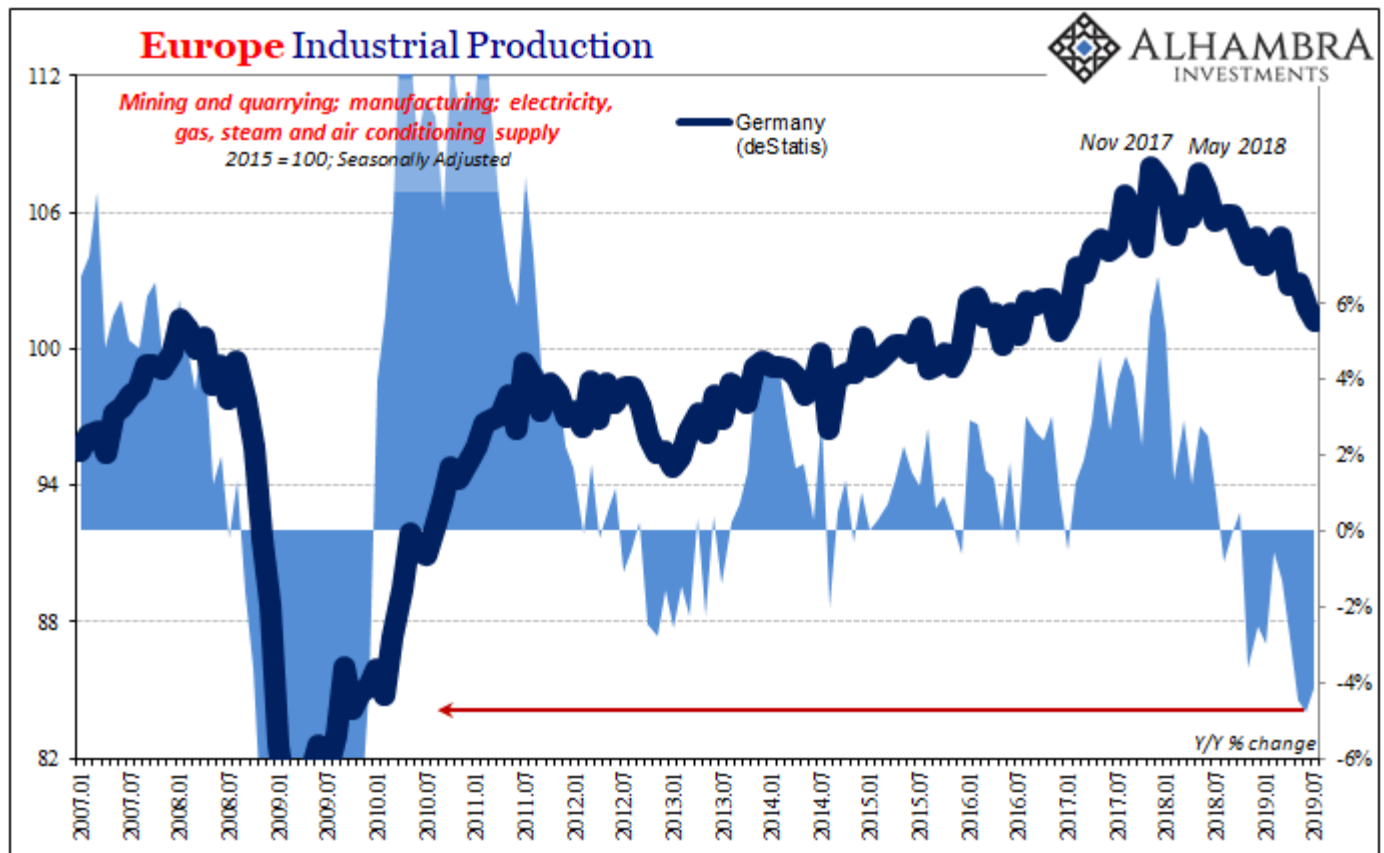
Ils ont précipité une évolution qui était déjà négative.

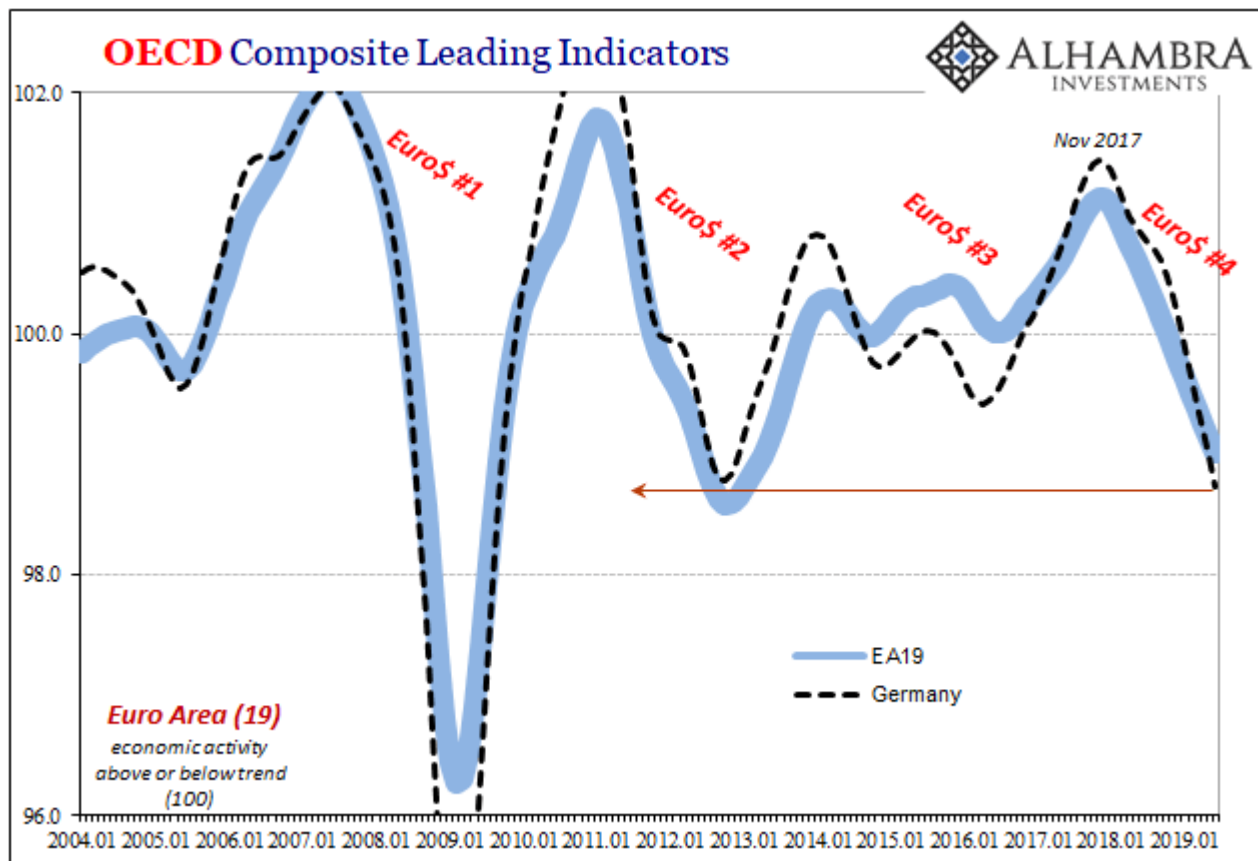
Ils ne se sont aperçus de leur erreur, tenez vous bien qu'en décembre 2018 alors que les feux étaient déjà à l'orange et que les profits, indicateurs avancés, étaient déjà en nette érosion.

Ils ont, non pas produit mais, accéléré la rechute ces zozos.

La reprise européenne n'a jamais été due à l'action de la BCE, c'est un mythe.

Ils ont tout raté depuis 2008:





BCE comme prévu plus on échoue, plus on continue! La boîte à outils a toujours été vide!

Bruno Bertez 12 septembre 2019

La BCE a décidé jeudi comme attendu de sortir le grand jeu monétaire, en baissant l'un de ses taux et en relançant ses rachats nets de dette.

La BCE nous prie de bien vouloir considérer que les mesures qu'elle nous annonce sont des stimulus de la croissance et de l'inflation. Bien entendu c'est du « wishful thinking », du vœu pieux; le stimulus qu'elle nous propose pour la nième fois n'est rien d'autre que la reconnaissance ... des échecs précédents.

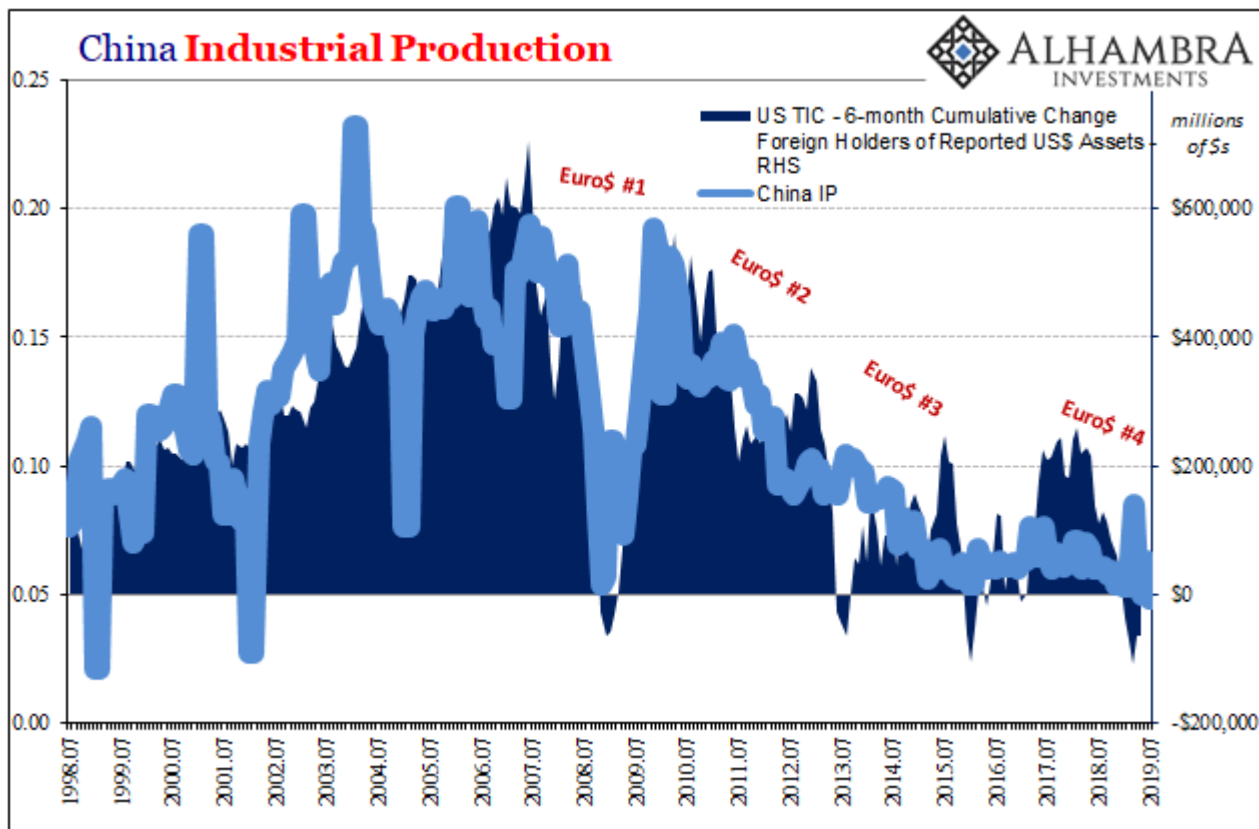
Si il faut recommencer nous dit la sagesse c'est parce que l'on n' a pas réussi. Ce nième stimulus n'est pas un stimulus, c'est la reconnaissance que de stimulus, il n'y a pas! La boîte à outils du célèbre Mario est vide. Tout comme celle de la Lagarde qui a échoué lamentablement , personne ne le dit, en Argentine; et dans les grandes largeurs.

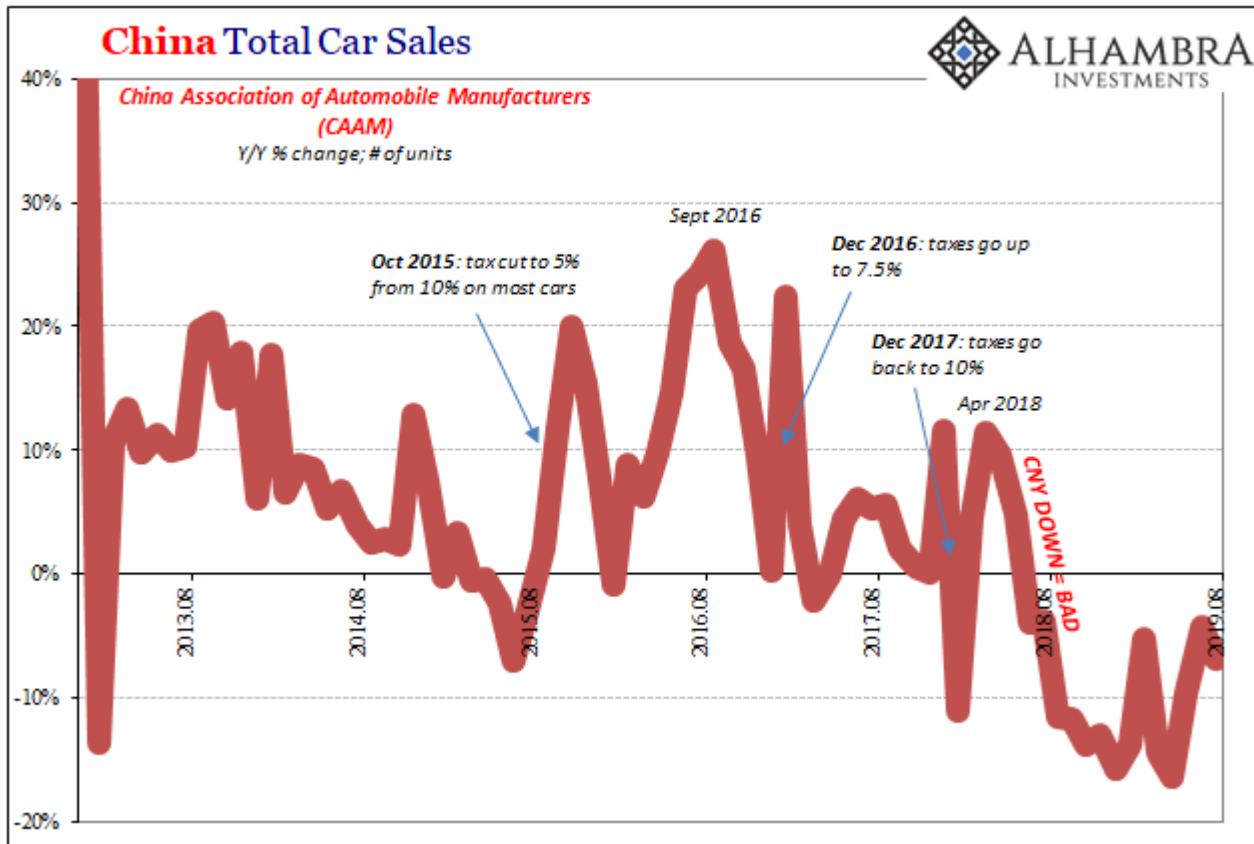
Les soi disants stimulus échouent non pas parce que l'on n'en pas fait assez, non! Ils échouent parce que l'on n'a rien fait du tout, on frappe à coté de la plaque, on met des cautères sur des jambes de bois. Et le fait de faire semblant d'y croire et de le dire n'y changera rien; la politique monétaire non conventionnelle n'a de monétaire que le nom, elle ne crée pas de monnaie vivante, elle crée une monnaie zombie, morte née. C'est une pure incantation.

La preuve? Aussi bien Mario que Lagarde appellent au secours, ils demandent que les politiques budgétaires soient mises en oeuvre. Après avoir lutté contre les déficits, ils en veulent, ils en redemandent. J'ai toujours dit que Macron combattait la dernière guerre, c'est un attardé comme ses sponsors du Medef;, il en est resté à vouloir réduire les déficits! Le pauvre.

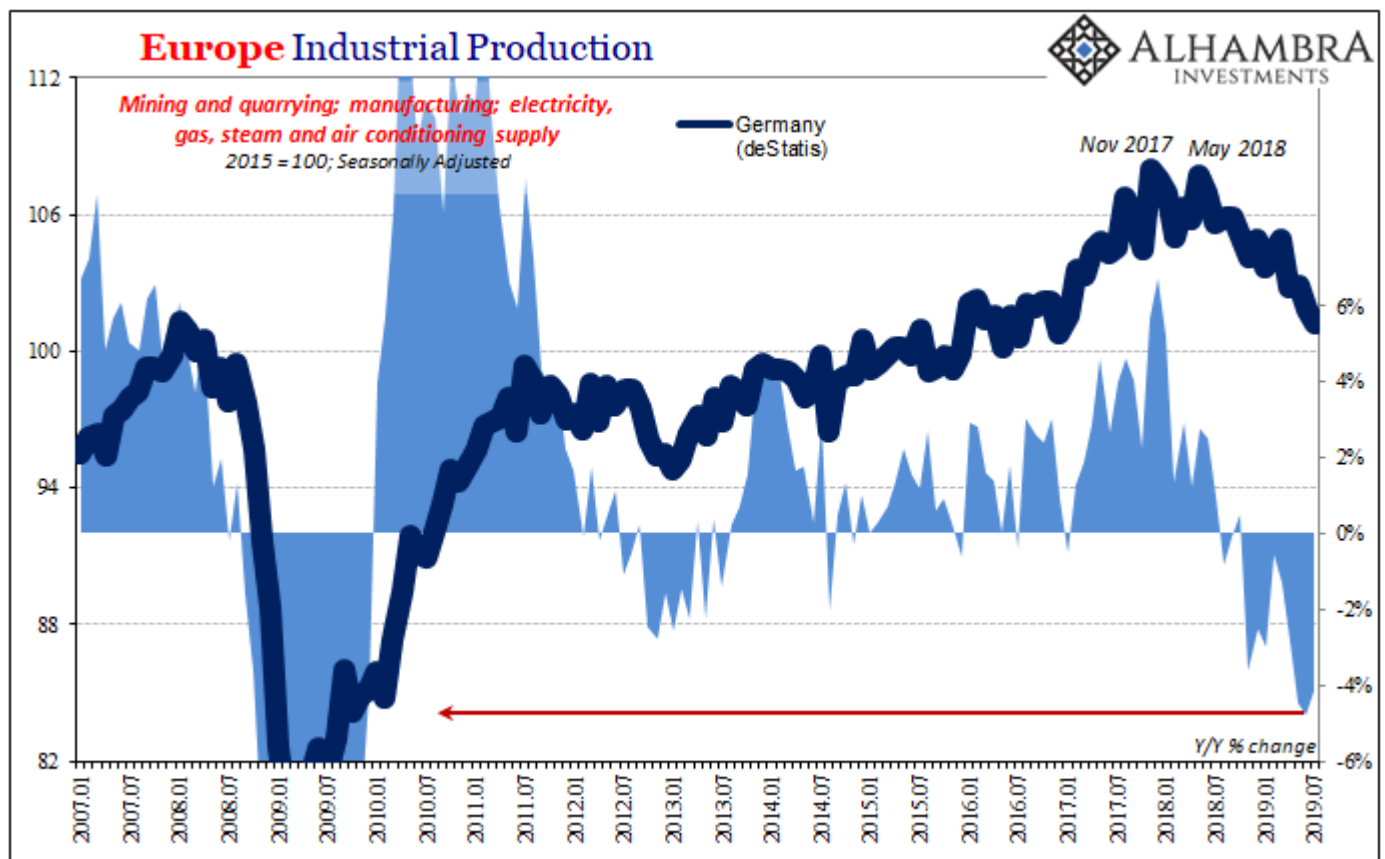
La BCE en est réduite à mendier un peu de dépenses budgétaire de l'Allemagne et des Pays Bas pour sauver la face.

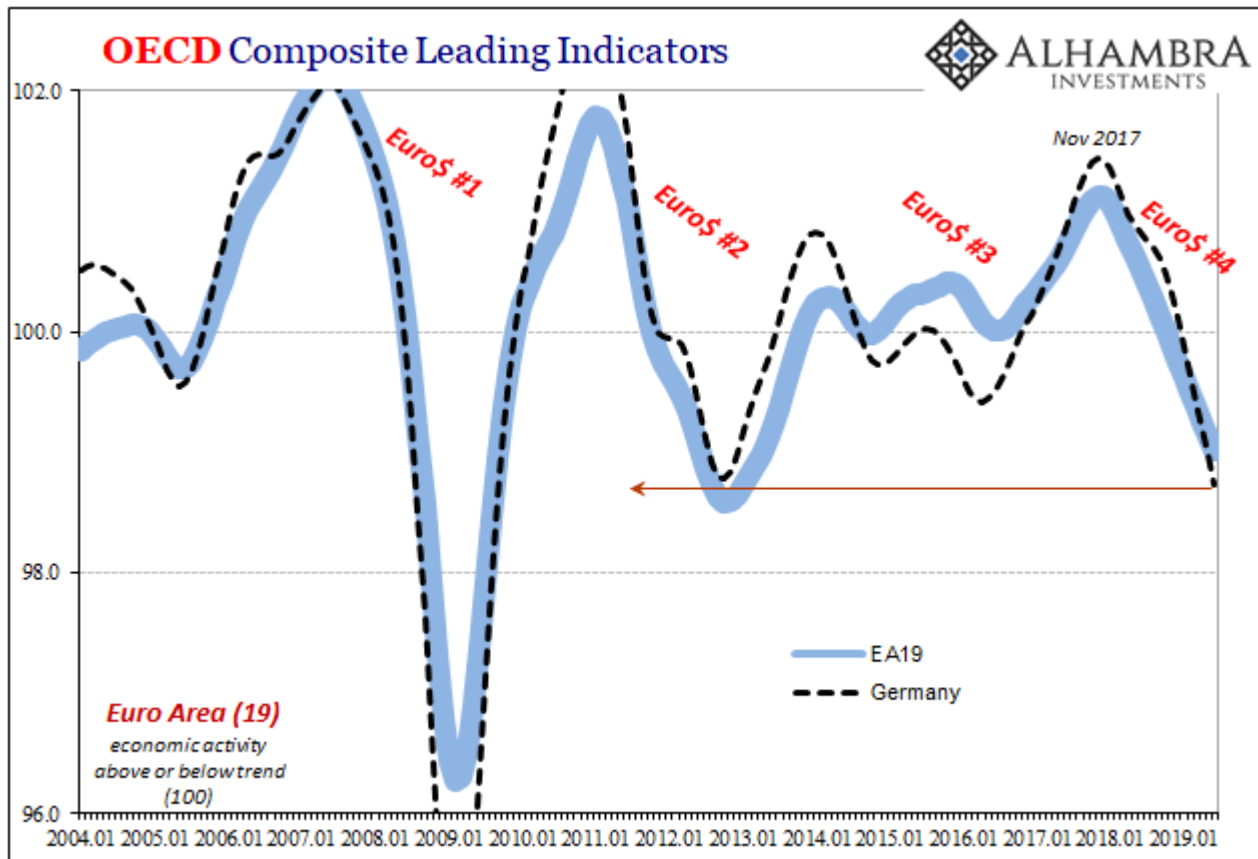
Le moteur mondial est grippé, sans reprise envisageable et ce ne sont pas quelques shadow milliards gaspillés par l'Allemagne qui vont y changer quoi que ce soit.





espoir de





La mesure phare – et sans doute la plus controversée – porte sur la réactivation des rachats de dette publique et privée, à raison de 20 milliards d’euros par mois à compter de 1er novembre **pour une période indéterminée**, financés par « de la création de monnaie. »

Cette soi disant arme anti-crise, baptisée « QE » pour « Quantitative Easing », a déjà été déployée entre mars 2015 et fin 2018 sans grande efficacité . Au total, 2.600 milliards d’euros ont ainsi été déversés sur les marchés.



La BCE a aussi annoncé l’abaissement du taux de dépôt frappant les liquidités excédentaires des banques, déjà négatif depuis 2014, **pour le porter de -0,40% à -0,50%**. La mesure était attendue.

L’idée est de créer des excès de trésorerie et ensuite de dissuader les banques de laisser ces excès de trésorerie en compte à la BCE, pour les encourager plutôt à les prêter aux ménages et aux entreprises.

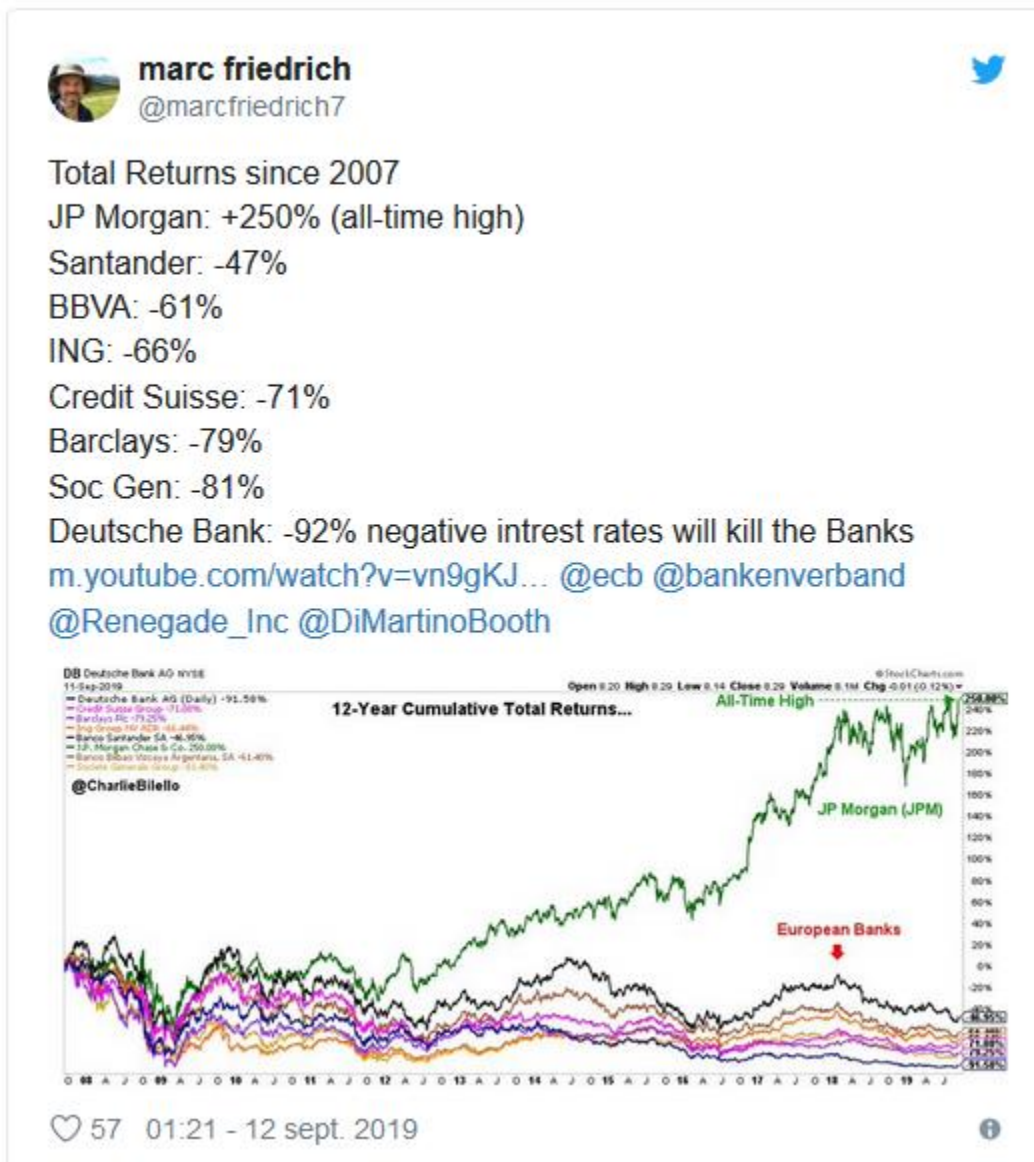
Le taux « de refinancement », qui permet aux banques de se financer sur une semaine, a lui été maintenu à 0%, son niveau le plus bas où il campe depuis trois ans.

Toutefois, « une partie des liquidités » ne seront pas soumises aux taux négatifs afin de compenser leurs effets négatifs sur les banques.

Par ce biais, elle cherchera à réduire les pressions sur les comptes des banques estimée à environ 7,5 milliards d'euros en 2018 et principalement supportée par les banques allemandes et françaises.

Certains pays sont opposés aux mesures de la BCE.

La descente aux enfers des banques sauf JP



L'institution présidée par Mario Draghi s'était montrée déterminée lors de sa dernière réunion de juillet à redoubler d'efforts pour stimuler l'activité et les prix, alors que l'inflation demeure éloignée de son objectif « proche mais en dessous de 2% » en zone euro.

Les modalités de la nouvelle série de prêts géants aux banques (TLTRO III) seront par ailleurs « modifiées » afin de préserver des conditions de crédit favorables, a précisé l'institution.

Les dépêches vendredi, après la monétaire viendra l'irresponsabilité fiscale.

Bruno Bertez 13 septembre 2019

À compter de novembre, la BCE achètera 20 milliards d'euros d'obligations chaque mois.

Pendant combien de temps?

« Aussi longtemps que nécessaire », dit la banque.

Et «aussi longtemps que nécessaire» cela peut prendre beaucoup de temps.

Le taux d'inflation de base de la zone euro est inférieur à la moitié de l'objectif de 2% fixé par la BCE.

Et les années et les années d'assouplissement quantitatif antérieur de la BCE n'ont pas réussi à réveiller une économie européenne en hibernation .

La croissance économique de la zone euro au deuxième trimestre de 2019 n'a été que la moitié de celle du premier trimestre. L'une des principales raisons est que l'économie allemande s'est contractée de 0,1% au cours du trimestre. L'activité commerciale a également diminué. Les données récentes d'Eurostat indiquent que le PIB de la zone euro n'a augmenté que de 0,2% au deuxième trimestre, contre 0,4% au premier trimestre.

La semaine dernière, les commandes industrielles allemandes ont enregistré une baisse supplémentaire, ce qui a accru la possibilité d'une récession pour le troisième trimestre... Le commerce extérieur a également ralenti au cours du trimestre; les importations ont moins progressé qu'au premier trimestre et les exportations ont stagné après une croissance de 0,9% au trimestre précédent.

Compte tenu du succès du précédent QE, on est parti pour une longue marche des zombies...

On ne sait si on doit dire au mieux ou au pire, mais cela ne fera guère que gonfler les bulles d'actifs existantes. Et les patrimoines des ultra milliardaires .

Stock market indices (2002:1 = 100)



Combien de temps avant que ce ne soit le tour de la Réserve fédérale américaine de refaire du QE? De nos jours, les principales banques centrales du monde sont liées, prisonnières les unes des autres, le monde est global par la finance..

Pendant combien de temps la BCE peut-elle recommencer ses QE avant que la Réserve fédérale ne se mette à la suivre ?

L'économie des États-Unis va un peu mieux que celle de l'Europe mais elle fait partie du monde, elle n'est pas immune.

La croissance du PIB américain au deuxième trimestre a été de 2%. Mais la Réserve fédérale de New York a abaissé ses prévisions pour le troisième trimestre de 1,8% ... à 1,5%. GDPNow de la Fed d'Atlanta, optimiste à l'époque, affiche une croissance de 1,9% au troisième trimestre.

Qu'en sera-il du quatrième trimestre?

L'économie américaine va ralentir sensiblement. Pas de croissance au quatrième trimestre. Ce sera soit la récession ou la stagnation.

La Réserve fédérale procédera à des réductions de taux supplémentaires et à assouplissement quantitatif avant longtemps.

Bien entendu au delà de l'effet psychologique du type Pavlov, tout cela ne donnera pas grand chose. En matière de politique monétaire non conventionnelle, ce qui compte ce n'est pas le réel, mais la croyance... et le nombre de mesures que l'on peut encore prendre, ce qui reste dans la boîte à outils imaginaire. Depuis 2003, on le sait, mais chut il ne faut pas le dire. Au mieux c'est le nombre de baisse de taux que l'on est encore capable d'annoncer qui compte! Pas les baisses elle même.

Comme le dit un des rares commentateurs qui a compris le système: la politique monétaire c'est « *just smile and pretend you are absolutely and unshakably optimistic.* », vous souriez et « *vous faites semblant de croire que vous êtes absolument et inébranlablement optimiste* ».

Et c'est alors que nous nous attendons à ce que le prochain remède contre la récession ne soit pas monétaire.

Ce sera fiscal.

La catastrophe, nous le répétons depuis longtemps sera fiscale.

C'est le fiscal qui dans l'histoire a toujours été la clef de tout, y compris ... des pertes de confiance. L'inflation est peut être un phénomène monétaire, mais l'hyper inflation et la perte de confiance sont des phénomènes budgétaires.



 **herve hannoun**
@HerveHannoun

La BCE a imposé le 12/9 un stimulus monétaire extrême et des taux de plus en plus négatifs, après avoir nourri en juillet août la spéculation insensée des marchés en ce sens, et en passant outre les réserves de Gouverneurs représentant plus de 50% de la population de la zone euro twitter.com/oenb/status/11...

OeNB @oenb
Governor #Holzmann speaks in Bloomberg interview to #ecb #monetary policy [bloomberg.com/news/videos/20...](https://www.bloomberg.com/news/videos/20...)

1 04:28 - 13 sept. 2019

[Voir les autres Tweets de herve hannoun](#)

Sisyphé à la BCE

Jean-Marc Vittori Par Les Echos Publié le 11/09 2019

La Banque centrale assouplit à nouveau sa politique monétaire pour stimuler les prix. Ses efforts sont de plus en plus vains. Il faudra en venir à la politique budgétaire. Mais pas n'importe comment.

Une fois encore, la Banque centrale européenne [tente de faire son travail](#). Elle veut pousser les prix à la hausse, rapprocher le rythme de l'inflation de 2% - la cible qu'elle a choisie pour accomplir sa mission de stabilisation des prix fixée par le traité sur le fonctionnement de l'Union européenne.

Son président Mario Draghi a donc tiré le 12 septembre ce qui restera sans doute comme sa dernière salve, avant de passer la main début novembre à Christine Lagarde.

Des investisseurs déçus

Une salve plus complète que toutes celles qu'il avait tirées auparavant, puisqu'elle comprend non seulement une baisse du taux d'intérêt directeur pourtant déjà négatif, la relance des rachats d'actifs, le refinancement des banques, mais aussi l'exemption des taux négatifs pour une bonne partie des dépôts des banques auprès de la BCE. Une salve qui a pourtant déçu les investisseurs, car chacune des armes employées aurait pu l'être encore plus vigoureusement.

Mario Draghi semblait las d'annoncer ce nouveau package. Comme Sisyphe qui pousse vainement son rocher vers le sommet de la montagne, il sait que la pesanteur ramènera fatalement les prix vers le bas. Pour freiner la chute, pour repousser l'inéluctable, il a voulu jouer avec le temps. Pour la première fois, il n'y a aucune indication de calendrier dans l'annonce d'un plan de la Banque centrale européenne.

Fragilisation des banques

A en croire les prévisions d'inflation associées aux décisions de la BCE, Christine Lagarde devrait passer plus de la moitié de son mandat sans relever les taux d'intérêt. Les prix du marché révèlent que les investisseurs ne croient pas à un relèvement des taux d'intérêt avant... 2025.

En réalité, [la politique monétaire arrive au bout de ses possibilités](#), comme [l'exprime avec force](#) l'un des meilleurs connaisseurs de la finance internationale, l'ancien directeur général du FMI Jacques de Larosière. Tandis que ses effets positifs deviennent de plus en plus ténus, ses effets négatifs deviennent de plus en plus visibles : fragilisation des banques, dépouillement des épargnants, survie d'entreprises zombies, défiance devant la monnaie.

Convaincre les Allemands

Pour passer le rocher de l'autre côté de la montagne, il faudra joindre de nouvelles forces. La politique macroprudentielle, pour éviter la formation de bulles dévastatrices. La politique budgétaire, à qui les taux d'intérêt nuls pour longtemps [ouvrent un boulevard](#).

Mais il faudra passer par trois étapes indispensables. Convaincre les Allemands. Réinventer le cadre institutionnel européen. Identifier des investissements publics porteurs d'avenir. Autant dire que la Banque centrale européenne n'a pas fini de faire n'importe quoi pour tenter encore et toujours de repousser le rocher.

Faut-il avoir peur d'une dette mondiale au sommet ?

Les taux bas font battre des records à la dette mondiale. Est-ce le signe d'une future crise ou une nouvelle opportunité d'investir ? Pour La Story, le podcast d'actualité des « Echos », Pierrick Fay et ses invités en débattent.

S'endetter ne coûte plus rien et peut même rapporter de l'argent, comme quand [les états empruntent à des taux négatifs](#), un sujet abordé dans un précédent épisode de « La Story ». C'est la conséquence des politiques monétaires des banques centrales et cela comporte autant d'aubaines que de risques pour les économies.

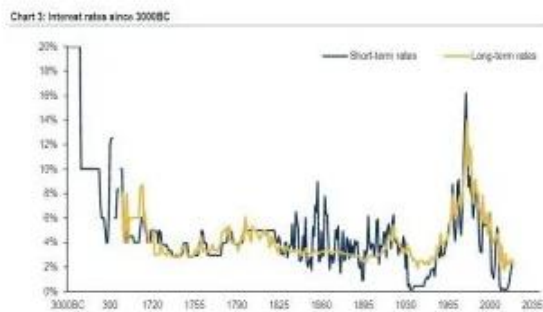
« Toutes les grandes crises viennent de la dette », pointe Jean-Marc Vittori, éditorialiste aux Echos. C'est un enseignement du passé mais il est impossible d'en évaluer l'échéance. Partant de ce postulat, l'économiste Philippe Waechter défend que les taux négatifs doivent être l'opportunité d'investir, pour les Etats, dans les infrastructures nécessaires pour faire face, notamment, aux défis du réchauffement climatique. Afin de ne pas se trouver fort dépourvus, quand la bise sera venue...

Evolution des taux d'intérêt depuis ... 5'000 ans!

septembre 13, 2019 0 Par MICHEL SANTI



Et preuve absolue de la stagnation séculaire de notre monde d'aujourd'hui:



Le chant du cygne de la BCE

François Leclerc 13 septembre 2019

Il n'est pas toujours facile d'être à la hauteur de sa réputation, une réflexion que Mario Draghi et la BCE peuvent à juste titre partager. Et Christine Lagarde va bientôt prendre son tour.

Le nouveau train de mesures qui vient d'être annoncé n'était pas seulement très attendu, il était devancé sur les marchés. Autant dire que s'il n'a pas suscité de déception, il n'a pas non plus créé de surprises. Les marchés sont servis et peuvent passer à table.

Mais est-ce bien cela qu'il faut retenir, qui n'est pas non plus une surprise ? Le président sortant de la BCE a tiré ses dernières minutions et les prévisions d'inflation et de croissance dont il a fait part n'ont pas de quoi réjouir. Selon lui, le risque de récession demeure faible, mais il a augmenté. Il ne prend pas un risque exagéré en le prédisant, car selon l'Institut IFO la récession a déjà atteint l'Allemagne. Ce qui explique l'appel inhabituellement fort qu'il a renouvelé afin que les pays qui disposent de marges de manœuvre budgétaires les utilisent « de manière efficace et rapide » pour relancer l'économie.

Il faut croire que les dernières déclarations d'Olaf Scholz, le ministre des Finances allemand, qui évoque l'injection de milliards d'euros dans l'économie, ne l'ont pas convaincu. Afin de s'inscrire dans le cadre du Pacte de stabilité et de croissance et de ne pas s'exposer à l'interdiction de tout déficit budgétaire qu'elles se sont imposées, les autorités allemandes étudient en effet la création d'entités publiques indépendantes susceptibles d'emprunter pour doper les investissements. Voilà qui recadre les espoirs de ceux qui voyaient nettement plus grand, car ces investissements seront dimensionnés en fonction des besoins allemands et non pas européens.

Que retenir des annonces d'aujourd'hui ? D'abord que la BCE va réinjecter dans le système bancaire des liquidités sous forme de prêts porteurs d'intérêts négatifs pouvant aller aussi bas que le taux de dépôt. À défaut de relance du crédit, la spéculation financière a encore de beaux jours devant elle. La banque centrale va aussi continuer par ses achats à peser sur les taux obligataires, en particulier sur le marché de la dette des grandes entreprises qui ont emprunté sans compter, afin de les protéger. Elle va également augmenter à -0,50% son taux

de dépôts, ce qui à ce stade ne changera pas la face du monde. Il restera à ce niveau, ou à un niveau inférieur, tant que l'inflation ne se sera pas stabilisée autour de la cible légèrement inférieure à 2 %, ce qui ne sera pas le cas avant longtemps a prévenu Mario Draghi.

Ce taux de dépôt négatif fait partie des nouveautés qui s'installent. Les outils conçus pour répondre à une situation exceptionnelle font désormais partie de la panoplie de base des banques centrales. Avec les achats d'obligations, ils sont devenus des composantes de ce que l'on appelle la « nouvelle normalité ». Mais ils sont loin de donner satisfaction, conduisant les banques à revoir en profondeur leur politique monétaire. Nous n'y sommes pas encore, mais c'est à venir. Hier il fallait oser pénétrer dans des territoires inconnus, demain des tabous devront être brisés.

L'un d'entre eux suscite déjà un grand intérêt, affublé du surnom d'« helicopter money ». La distribution directe aux particuliers de liquidités pourrait éviter de passer par le canal de transmission classique de la politique monétaire, le crédit bancaire, quand cela n'a pas les effets escomptés. Et rien dans le mandat de la BCE ne lui interdit de s'y engager. Cette mesure extrême a été plusieurs fois évoquée lors de la séance de questions/réponses d'aujourd'hui, Mario Draghi ne l'a pas jugée d'actualité mais a reconnu qu'elle était « digne d'intérêt ».

Bien entendu, y succomber serait une échappatoire, mais c'est précisément pour cette raison que cela ne peut être exclu. Car il faudrait sinon agir sur les mécanismes qui sont à l'origine d'une mauvaise allocation des capitaux et ignorent leur vocation de soutien à l'économie.

Confidences de banquiers centraux (2/2)

rédigé par **Jim Rickards** 13 septembre 2019 La Chronique Agora

Suite à la réunion de banquiers centraux qui s'est tenue à Bretton Woods en juillet dernier, nous abordons la stratégie secrète de la Fed – et ce que les marchés ne savent pas (encore).



Les taux d'intérêt négatifs ont été le dernier sujet abordé par les banquiers centraux durant la conférence du 24 juillet à Bretton Woods, . Les taux négatifs n'ont rien de nouveau.

Ils sont apparus dans les années 1970, en Suisse, au moment où la Banque nationale suisse a tenté de dévaluer le franc suisse alors que les investisseurs fuyaient le dollar américain et se précipitaient sur les dépôts des banques

suisses. La Suisse a commencé « à faire payer » le privilège de détenir des francs suisses, sous forme de taux négatifs.

Dans le contexte suivant la crise de 2008, le Japon, l'Allemagne, la Suède et la Suisse ont tous recouru aux taux négatifs. La Banque centrale européenne (BCE) applique des taux négatifs sur les réserves qu'elle conserve pour ses banques centrales membres.

Là encore, j'ai été surpris par l'attitude détendue des banquiers centraux américains à l'égard des taux d'intérêts nominaux négatifs. Ils ont reconnu que pour obtenir des taux d'intérêt réels négatifs, si la désinflation persistait ou se transformait en déflation, il faudrait peut-être faire retomber les taux des *fed funds* à zéro.

Une fois les taux parvenus à zéro, la Fed pourrait recourir à un nouvel assouplissement quantitatif (un QE4 ?), mais elle pourrait également passer à une politique des taux d'intérêt négatifs. Bien entendu, si la situation venait à l'exiger, elle pourrait recourir aux taux négatifs et au QE, ce qui représenterait une double dose d'assouplissement.

Les membres de la Fed qui participaient à ce débat ont exprimé clairement qu'aucune décision n'avait été prise concernant cette politique des taux négatifs. Ils ont simplement souligné qu'une politique des taux négatifs pourrait être exigée, et indiqué que la Fed y était parfaitement préparée si nécessaire.

Ce n'était pas considéré comme sujet à controverse, par ces personnes, même si ce serait totalement inédit dans l'histoire de la politique monétaire américaine. La Fed est prête à franchir cette ligne rouge comme si elle n'existait pas. Les investisseurs (ou du moins les élites assistant à notre conférence) ont été avertis.

Et la BCE ?

Quant au gouverneur de la BCE qui participait à ce débat, il n'avait pas de ligne rouge à franchir. Dans son cas, la ligne rouge des taux négatifs a été franchie depuis longtemps. Pour la BCE, il s'agit plutôt de s'enfoncer encore plus en territoire négatif.

De plus, la BCE prépare un plan de rachat d'actifs qui va bien au-delà de la quantité et des types de titres déjà achetés dans le cadre de ses propres programmes de QE. Le gouverneur participant au débat a simplement haussé les épaules en disant : « Oui, on va s'enfoncer encore plus en territoire négatif. »

Je n'ai pas été choqué par l'annonce de ces politiques, mais j'ai été surpris de constater le détachement avec lequel les banquiers centraux les annonçaient.

Ils agissaient comme si tout abaissement des taux, taux négatifs et rachats d'actifs massifs, étaient parfaitement compris par les marchés et déjà intégrés dans les cours. Or ce n'est pas le cas.

Et notre assemblée restreinte et privilégiée découvrait cette stratégie directement à la source, alors que le président de la Fed, Jerome Powell, affirmait que les décisions concernant les taux dépendaient des données et pouvaient aller dans un sens comme dans l'autre.

Ce que nous avons entendu, c'est que les politiques de taux de la Fed et de la BCE allaient baisser rapidement. Les taux de la BCE s'enfonceront encore plus en territoire négatif et la Fed va combattre l'inflation en faisant tomber les taux à zéro, voire plus bas si nécessaire. [...]

Une nouvelle preuve qu'il faut acheter de l'or

J'ai eu d'autres entretiens très enrichissants avec certains participants, lors de cette conférence anniversaire de Bretton Woods. Le plus mémorable est un échange bref mais surprenant avec Larry Summers, ex-secrétaire au Trésor et désormais professeur à Harvard.

Summers a également dirigé le conseil économique national (National Economic Council), sous le mandat du président Obama. Il fut le principal architecte du plan de stimulus de 830 Mds\$, à effet immédiat (*shovel-ready*), voté début 2009 pour gérer les conséquences de la crise financière de 2008 et de la récession.

Je lui ai demandé de but en blanc pourquoi la Russie et la Chine avaient l'une et l'autre triplé leurs réserves d'or depuis 2009. Je n'ai pas enjolivé la question. J'ai ma propre opinion sur ce sujet et j'ai eu maintes occasions de m'exprimer là-dessus. La question posée à Summers se résumait à un mot : « Pourquoi ? »

Je m'attendais à un commentaire de fond concernant l'absence de pertinence de l'or au sein des systèmes monétaires modernes. Je pensais qu'il pourrait dire que les Russes et les Chinois étaient insensés et qu'ils dépensaient leurs réserves de devises fortes pour acheter de l'or. Mais non.

Summers m'a offert une réponse directe en deux parties. D'abord, il a déclaré que l'or représentait une bonne « diversification » des réserves, pour la Russie et la Chine. Elle leur permettait d'éviter de trop s'appuyer sur le dollar. C'était parfaitement logique. En fait, la diversification est la règle n°1, en matière de gestion de portefeuille prudente.

Sa deuxième réponse a été encore plus surprenante. Voici ce qu'il a déclaré : « peut-être pensent-ils que le cours va augmenter ».

Cela a l'air simple, mais ça ne l'est pas. Dire que le cours de l'or va augmenter revient exactement à dire que le taux de change du dollar va baisser.

En une seule réponse de 30 secondes à ma question, l'économiste le plus éminent de l'*establishment* au monde a déclaré que l'or appartenait au système monétaire international, qu'il possédait de bonnes propriétés de diversification et qu'il était bon d'en posséder en ce moment, en raison des perspectives de baisse du dollar (et de hausse des cours de l'or), malgré la vigueur actuelle du dollar.

Venant de Larry Summers, c'était sensationnel.

Qu'est-ce qui fait la civilisation ? rédigé par **Bill Bonner** 13 septembre 2019 La Chronique Agora

Avec ce nouvel extrait de son prochain livre, Bill Bonner se demande ce qui fait la civilisation... et comment on la perd.

Nous avons commencé hier à examiner [les théories de Clive Bell](#), critique d'art du début du XXème siècle, sur la civilisation.

Ce qu'il y a de plus ou moins unique avec Bell, c'est qu'il pensait que la civilisation dépend de ceux qui ne travaillent pas, mais se consacrent aux arts et à des activités que l'économie de marché ne soutiendra peut-être jamais. Ils viennent augmenter – comme Platon, Eschyle, Aristophane, Socrate, Praxitèle, Esope, Hésiode, Euripide, Sophocle, etc. – la richesse culturelle du monde.



Vénus de Cnide, par Praxitèle

« Nous avons eu beaucoup de chance », nous rappelons-nous avoir entendu notre ami Lord Rees-Mogg expliquer quelques années avant sa mort. « En Grande-Bretagne [au début du XXème siècle], il y avait tout un groupe de personne ayant hérité richesse et statut. Ces gens sortaient d'Oxford et Cambridge. Ils étaient bien éduqués. Ils n'avaient rien à prouver. Ils possédaient argent et statut. Ils faisaient déjà partie de l'aristocratie ou de la semi-noblesse, avec des fortunes qui reposaient souvent sur les innovations de la révolution industrielle. Ils avaient le sentiment de faire partie des élites – ce qui était d'ailleurs bien le cas.

« Cela s'accompagnait d'un sens des responsabilités publiques. Ils n'avaient pas besoin de travailler, mais il aurait été de très mauvais goût de gâcher sa vie à ne rien faire. La plupart d'entre eux se sont donc mis à apprendre... étudier... construire... voyager... inventer... ou toute autre chose utile ou intéressante, même si cela n'avait pas de valeur marchande immédiate ou évidente. Et nombre d'entre eux ont assez bien réussi. »

M. Bell, peut-être enivré par les tendances socialistes de son époque, a puisé dans la période classique. Il a appelé les gouvernements à utiliser leur main d'œuvre d'esclaves (contribuables) pour entretenir une classe oisive. Le vœu de M. Bell allait se réaliser. Mais s'il avait vécu plus longtemps, nous doutons qu'il ait été satisfait des résultats.

D'Athènes à Baltimore

Depuis les années 20, les gouvernements ont subvenu aux besoins de millions de personnes oisives. Aux Etats-Unis, on compte aujourd'hui 250 millions d'adultes – mais seuls 140 millions environ ont un emploi. Par le passé, nombre de ces personnes sans-emploi étaient des femmes au foyer, occupées sur le front domestique pendant que leur mari allait au charbon. Mais avec l'avancée des commodités modernes, les familles plus petites et le nombre croissant de femmes au travail, on trouve sans doute quelque 100 millions de personnes qui ne sont ni salariés ni femmes au foyer.

Ces gens vivent d'aides de l'Etat, de bons alimentaires, de leur épargne, de leur pension ou du soutien de leurs proches. Ils sont plus ou moins oisifs. Pour autant que nous en sachions, aucun d'entre eux n'a sculpté ne serait-ce que l'ombre d'une Danaïde, écrit quelque chose approchant Lysistrata, ni contribué aux mathématiques ou à la science à hauteur d'Euclide et d'Archimède il y a 2 200 ans.

Il serait bien amusant de voir Clive Bell nous rendre visite à Baltimore. Il verrait par lui-même le résultat de trois générations oisives. Evidemment, M. Bell ne propose pas réellement l'oisiveté... mais c'est bien elle qui se présente à la porte de derrière lorsque le besoin de travailler sort par la porte de devant.

L'oisiveté ne semble donc pas mener à une élévation du niveau de la vie civilisée. Alors quoi ? L'art ? La culture ? La politique ? Parvenant à un verdict rapide, nous sommes d'avis qu'il s'agit d'une seule chose : une relative absence de violence.

Nombreux sont ceux qui pensent que c'est la conquête de Rome par César qui a rendu possible le développement de la civilisation sous Auguste. Et les Occidentaux n'ont vraiment considéré le Japon comme un pays civilisé qu'après qu'il a administré une raclée à la Russie en 1905. Cependant, il faut clairement plus qu'une victoire militaire.

La Deuxième guerre mondiale était justifiée par un argument populaire : il fallait « protéger la civilisation ». Cela sonnait moins creux que durant la Première guerre mondiale – mais pas parce que les Allemands s'étaient soudain mis à battre leurs femmes, avaient oublié comment écrire de longues phrases presque impossibles à suivre démontrant quelque point philosophique obscur... ou étaient soudain incapables d'accorder leurs violoncelles.

Au contraire, c'est parce qu'ils – ou, plus précisément, leurs dirigeants – avaient perdu l'unique chose qu'exige la civilisation : la volonté de laisser ses voisins en paix. Les Allemands étaient passés du côté obscur – le côté de la violence.